



LA COIFFURE

I



N a écrit, non sans raison, que l'étude du costume pouvait être considérée comme un complément des études historiques, — la physionomie d'une nation à travers les siècles se reflétant dans ses modes, — et de très sérieux travaux de recherches ont été faits sur ce sujet futile en apparence. Nous avons pensé qu'un rapide exposé, réduit au simple détail de la coiffure, voire de la coiffure française exclusivement, atteindrait au même résultat pour ce qui concerne l'histoire de notre pays.

Sans entreprendre de prouver que le premier indice de coquetterie qui se manifesta chez Eve la brune (elle était certainement brune, plutôt que blonde, n'en déplaise à la tradition), fut relatif à ses cheveux, sans descendre des chastes bandelettes d'une Andromaque à la mitre arrogante d'une Faustine, nous examinerons d'abord ce qu'étaient les coiffures gauloises.

Aux temps barbares les guerriers ne négligeaient pas leurs cheveux; ils les oignaient de la graisse de divers animaux ou de beurre fait avec du lait de cavale. Le Gaulois lessivait les siens avec de l'eau de chaux pour rendre d'un roux ardent la crinière qu'il portait soit flottante, soit relevée en touffe au sommet de la tête. Quand le commerce étranger lui eut appris l'usage des armes en métal, il se coiffa d'un casque sur lequel furent attachées des cornes d'élan, de buffle ou de cerf, des figures de bêtes féroces, des gerbes de plumes. Les guerriers avaient ainsi un aspect gigantesque. Leurs femmes adoptaient déjà quelquefois le voile, cette chaste coiffure du Moyen âge, qui couvre une partie du front et le derrière de la tête, pour retomber sur les épaules où ses plis s'harmonisent avec ceux du manteau et les tresses de la chevelure. Cette chevelure séparée sur le front se recouvrait aussi assez souvent d'une espèce de calotte, mais d'ordinaire on était nu-tête, quitte à ajouter aux cheveux naturels beaucoup de fausses nattes tirées du Nord où dominait le blond à la mode, ce blond léonin prisé peut-être par les Barbares comme le signe de la puissance et de la force, telles qu'elles se manifestent chez les fauves.

Une statue, remontant à la première race, nous montre sainte Clotilde avec une couronne de forme annulaire sur les longues tresses qui descendent le long de sa poitrine jusqu'au genou. Quand nos reines ne nattaient pas leur chevelure, elles l'attachaient par intervalles sous des

couronnes dont les enroulements rappellent déjà ceux de la fleur de lys.

Jamais les ciseaux ne passaient sur la tête d'un fils de roi de France. Les longs cheveux ayant été chez les Gaulois une marque d'honneur et de liberté, ce qui valait à leur pays, de la part des Romains, le nom de Gaule chevelue, il était naturel que l'on eût horreur de l'opération qui avait symbolisé l'esclavage.

Clodion autorisa les habitants des contrées conquises par lui à laisser croître leurs cheveux, ce qui était interdit depuis l'invasion romaine; de là son surnom. D'autres prétendent qu'il fut appelé le Chevelu parce qu'il ordonnait à ses Francs de porter les cheveux longs, pour les distinguer des Romains qui les avaient courts. Quoi qu'il en fût, sous Clovis, le roi et la famille royale étaient seuls à conserver les cheveux dans leur longueur. La noblesse était plus ou moins chevelue, selon le rang de chacun, de même que le peuple était plus ou moins tondû, et l'homme serf tout à fait rasé. Le prêtre, se reconnaissant serf de Dieu et abdiquant à cause de cela l'emblème de la puissance, ne réservait qu'un petit cordon de cheveux comme signe de la tonsure qui, telle qu'elle subsiste de nos jours, remonte au VI^e siècle.

Il est remarquable qu'en tout temps, un sens de sacrifice et d'immolation ait été attaché à l'offrande de la chevelure; dans l'antiquité on voit les adolescents se consacrer ainsi aux dieux, et les malheurs ou les triomphes publics entraîner l'offrande d'un grand nombre de chevelures vouées à telle ou telle divinité. Seule la loi de Moïse défendait à tout autre que les prêtres de se couper les cheveux, justement afin d'éviter l'imitation d'une coutume idolâtre.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'importance accordée à la chevelure chez nos ancêtres Francs, qui juraient par leurs cheveux, s'arrachaient un cheveu pour confirmer une donation et offraient un cheveu en témoignage de respect. Ce fut ainsi que Saint Germier évêque, venu à la cour de Clovis, retourna dans son diocèse les mains pleines de cheveux offerts par le roi et par ses courtisans. A cette époque, celui qui ne pouvait payer ses dettes présentait une paire de ciseaux à son créancier pour indiquer qu'il devenait son serf. Chacun sait que pour dégrader les princes il suffisait de leur couper les cheveux. Sous Charlemagne, cette idée de dégradation par les ciseaux existait encore, puisque nous voyons le grand empereur l'infliger à titre de peine pour certains délits graves; mais d'ailleurs il dédaignait, quant à lui, les longs cheveux et la barbe trop longue, comme l'avait fait Pépin le Bref. De ces deux règnes date un changement

complet dans les mœurs, dont une transformation non moins absolue dans les modes fut la conséquence. Les conquêtes en Italie développèrent singulièrement le luxe, malgré l'exemple de mâle simplicité donné personnellement par celui qu'on peut appeler le fondateur du monde moderne.

La Grèce et Rome avaient imposé les cheveux courts au sexe fort; notre France civilisée en fit autant. Charles-le-Chauve exagéra sous ce rapport, et pour cause, le goût de son auguste aïeul. La flatterie s'en mêlant peut-être, on décida qu'un front dégarni de cheveux annonçait l'intelligence, et longtemps on se rasa le devant de la tête pour assister aux conseils et aux grandes cérémonies; puis, la même opération s'étant pratiquée sur les côtés et même par derrière, la mode des chevelures rondes dégénéra finalement en une affreuse petite calotte de cheveux tout au sommet de la tête. Une réaction devait nécessairement se produire, comme il arrive après tous les excès.

L'avènement de la troisième race ramena le règne des longs cheveux. Sous Henri I^{er}, les cheveux, les moustaches et la barbe tombèrent pour ainsi dire les uns sur les autres en cascades superposées; mais les femmes restèrent fidèles à l'austérité du voile qui, remontant jusque par dessus la tête pour entourer le cou et retomber sur la poitrine, leur donnait l'air de religieuses. Les plus âgées le portaient assez court et formant sur chaque oreille deux gros bourrelets; il rejoignait ainsi la guimpe. Les miniatures du VI^e au XII^e siècle nous montrent des dames parées du *dominical*, qui devait son nom à l'usage de le revêtir le dimanche pour les offices. On posait sur ce voile un bandeau de pierreries, une couronne de roses ou une résille d'or.

L'Eglise n'eut pas à se déclarer contre les femmes comme elle le fit contre les hommes, que nous voyons au XI^e siècle impérieusement exhortés à se tondre. Il y eut des résistances jusqu'au XII^e siècle : Robert, comte de Flandre, et tous les seigneurs qui l'accompagnaient, furent exclus de l'offrande de la messe de minuit à cause de leurs d'extravagantes chevelures.

Sous Louis VII, les coiffures féminines devinrent plus variées; quelques dames nouaient, autour de leur tête nue, un ruban garni de fleurs ou de fleurons, en y ajoutant parfois une sorte de mentonnière. D'autres adoptaient le claque-oreille à bords pendants. Mais dans le peuple on s'en tenait au voile et au chaperon.

Le chaperon est un ornement de tête très ancien, qui fit d'abord partie des chapes et qui leur survécut. Aucune coiffure ne resta plus longtemps à la mode, en subissant, bien entendu, toute sorte de modifications. Ce fronteau de tête fut la coiffure nationale des vieux

Français, de même que le cucullus, dont il tira son nom, avait été la coiffure nationale des Gaulois. On ne peut mieux le comparer qu'à un capuchon de domino. Dans le fameux roman de *la Rose*, est employée pour la première fois l'expression : « deux têtes dans un chaperon », dont nous nous servons encore, en remplaçant chaperon par bonnet. Les dames de qualité le portaient en velours; les autres chaperons ne pouvaient être qu'en drap. Plus un homme était élevé en dignité, plus il donnait d'ampleur à son chaperon et le surchargeait de fourrures, tandis que le commun des mortels se bornait au chaperon étroit, pointu et tout uni. Quelquefois le chaperon, festonné par le bas, couvrait les épaules. On mettait un bonnet par dessus, ce qui donne l'idée du besoin que l'on éprouvait de se protéger contre les intempéries au temps des pénibles voyages et des logis mal clos.

Embéguinés nous apparaissent tous ces hommes du XII^e siècle, depuis le laboureur, qui ajoute un capuchon à son surtout, jusqu'à l'ecclésiastique, qui porte l'aumusse, le bonnet ou la barrette, adoptés, d'ailleurs, également par les laïques. Le bonnet ressemblait à une toque évasée au sommet; les Juifs étaient tenus d'y ajouter une corne. La cornette, longue bande d'étoffe retombante, servit de signe de ralliement dans la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, selon qu'on la portait à gauche ou à droite. Elle assujettissait le chaperon soit sur le bonnet, soit sur le mortier; l'une des premières coiffures dont les grands et le peuple firent usage, mais qui, peu à peu, fut réservée aux ducs, aux barons et aux présidents. L'été, on écartait ces ornements de tête trop chauds, pour les remplacer par des couronnes ou des chapels (chapelets). On avait même recours à la frisure qui remonte loin, car les Grecs connurent le *calamos*, ou fer à friser, en forme de roseau creux, lequel valut, chez les Romains, l'épithète de *calamistrata* à une certaine classe d'élégantes. Mais, moins avancés qu'on ne l'était à Rome dans l'art de disposer les cheveux en ondulations, en anneaux ou en boucles légères, comme on le fait aujourd'hui, nos pères se bornaient à en rouler l'extrémité.

Saint Louis, absolument rasé de visage, portait les cheveux coupés au milieu du cou. Dans les fêtes, ses enfants paraissaient la tête ceinte d'un cercle d'or. Sa fille, Blanche, est représentée avec un petit bonnet, sans autre ornement que quelques perles au-dessus de l'oreille. Les dames, à cette époque, portaient les unes, le voile, quelquefois retombant d'un chapel, les autres, le chaperon sur la guimpe; il arrivait que le voile, passant sous le menton, retint la coiffure. Deux portraits de Blanche de

Castille et de Marguerite de Provence nous les montrent sans apparence de cheveux sous leur chaperon. Pourtant, les femmes au XIII^e siècle avaient, à l'imitation des hommes, les cheveux courts, partagés en deux masses bouclées de chaque côté du visage ou bien réunis sur les oreilles en deux touffes; soit nattées, soit renfermées dans un réseau.

Le chaperon des hommes fut modifié sous Philippe le Bel, tantôt par la suppression de la pèlerine, tantôt par l'allongement de la cornette, à laquelle on donna des dimensions suffisantes pour la faire retomber sur les épaules. Dans le premier cas, le chaperon, cessant de s'attacher autour du cou, était rendu consistant par un bourrelet; ce qui le transformait en toque. L'étoffe de la coiffe, bâtie sur ce bourrelet, formait les plis les plus étranges et les plus capricieux : bouillons, fraises, crêtes de coq. La crête de coq, dite aussi cocarde, introduisit dans la langue l'épithète de coquard, synonyme de *dandy*.

Les chapeaux d'hommes étaient de plusieurs formes : pointus, cylindriques, hémisphériques, avec un appendice saillant au sommet; on les faisait en feutre, en poil de chèvre, en bourre de laine; le chapeau de pson, fabriqué avec les plumes de cet oiseau, était un objet de grand luxe; ce qu'on appelait le chapeau de fleurs n'était qu'une couronne de bluets ou de roses qui, au Moyen âge comme dans l'antiquité, devait nécessairement faire partie d'un costume de bal ou de festin. L'usage n'en disparut que sous Philippe de Valois. Les frontaux firent tomber les chapeaux de fleurs; c'étaient des diadèmes composés d'un galon de soie, d'argent ou d'or brodé de perles et de pierres.

Les femmes, de leur côté, poussaient fort loin l'élégance un peu lourde et bizarre des chapeaux qui, pour elles, s'appelaient couvre-chefs. Le couvre-chef était composé d'une carcasse de parchemin recouverte d'étoffe pailletée ou de filigrane; il avait un peu la forme d'un mortier de juge. L'usage ne s'en prolongea guère au delà de 1310. Alors vint l'habitude de se coiffer en cheveux, avec des filets de soie accompagnés d'un fronton, d'un cercle d'orfèvrerie ou d'une gaze qu'on appelait mollequin. Tous ces objets de parure étaient interdits aux veuves; elles ne paraissaient en public qu'avec une guimpe qui leur enveloppait la tête, le menton et le cou.

La coiffure en cheveux garda sa vogue sous le règne du roi Jean et sous celui de son fils. On variait à l'infini l'arrangement des nattes et les diverses espèces de frisures. Toutefois, la disposition générale resta toujours la même, les cheveux partagés par une raie qui allait du front à la nuque, se rassemblent en deux parties

égales, sur l'une et l'autre oreille. Parfois des crépines masquaient le point de jonction des fausses nattes ajoutées par les dames, puis on mit des coiffes sur les crépines pour se donner à moins de frais, en les remplissant d'étoupe, l'apparence d'une tête bien garnie, enfin on passa au béret enrubanné, à l'escoffion, que l'on posait sur les coiffes, ce qui fut chansonné, en 1385, par un poète satirique acharné contre les *bourriaux de coton et de laine*.

Atournez-vous, mesdames, autrement,
dit-il,

Sans emprunter tant de harribouras
Et sans quérir cheveux estrangement,
Que, maintes fois, rongent souris et rats.

Mais aucune satire n'y fit; les bourrelets en forme de couronne et de cœur ne cédèrent la place qu'aux mitres en hauteur, rapportées de Flandre, qui épouvantèrent la Sorbonne. On criait à la ressemblance avec le diable; pour échapper à cette accusation, les femmes s'affublèrent en outre d'un appendice en forme d'oreilles; tout cela était si haut et si large, qu'il leur fallait se baisser et se tourner quand elles passaient d'une chambre à l'autre.

Sous Charles VI, la haute coiffure conique retenait à son extrémité un voile plus ou moins long, selon la qualité de la dame. Vraiment, on dirait que les modes se ressentent de la folie du roi et de la scandaleuse conduite de la reine. Isabeau de Bavière fit élever toutes les portes du château de Vincennes, par égard pour le hennin, qui existait encore sous Louis XI.

Ce roi redouté ne réussit pas à réfréner l'extravagance des modes de son temps. Il était fidèle, pour sa part, à une barrette très simple qui, plus tard, plantée sur l'oreille des damoiseaux, prit une forme coquette et retroussée; mais autour de lui les hommes se coiffaient presque aussi ridiculement que les femmes,

malgré la fougue des prédications dirigées contre eux du haut de la chaire chrétienne. On voit, à la Bibliothèque nationale, une belle tapisserie d'Arras, exécutée au temps de la mode des longs cheveux tombant tout droits dans le dos et sur le front, sans frisure, d'une façon que le peuple appelait *en marchand de salade* parce qu'elle semblait venir des paysans qui se coiffent encore ainsi en Bretagne. Les gens du bel air, sous Louis XI, ressemblaient donc, par la chevelure, à nos bas-Bretons; l'usage de se friser savamment fut emprunté à l'Italie par Charles VIII, sous le règne duquel s'amendèrent aussi les chapeaux pointus qui ressemblaient à des bonnets de magicien; seuls les hommes de loi et les docteurs conservèrent quelque chose de semblable comme marque distinctive de leur état. Peu à peu le simple mortier, s'affaissant encore, finit par n'être plus qu'une toque à laquelle s'appliquaient des médailles, des chaînes d'or et des perles.

Le hennin fut détrôné par Anne de Bretagne, qui apporta de son pays l'usage du petit calot brodé descendant jusqu'au bas des joues sous forme de templettes. Quelquefois il était garni de fourrure. On posait dessus un chaperon de drap ou de velours. La reine, devenue veuve, y ajouta un voile noir aussitôt adopté par les dames qui, n'étant pas en deuil, l'égayaient de franges rouges ou de bijoux. Le voile carré s'attachait sur la coiffe avec des épingles et se retroussait par devant pour dégager le front et les templettes, tandis qu'il tombait droit par derrière et sur les côtés.

Louis XII portait la toque de forme cylindrique très basse, avec un bord retroussé de toute la hauteur de cette forme, en poil long ou frisé; pour tout ornement un médaillon ou une ciselure par devant.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

NIÈVÈS

PAR CÉCIL STANDISH

Ce roman est, sans contredit, l'un des meilleurs de la saison dernière, et le bref avant-propos qui l'accompagne ajoute à ses qualités exquises un reflet de mélancolie. La date de l'apparition très remarquée de *Nièvés* dans la *Revue des Deux-Mondes*, où elle produisit un

effet de véritable séduction, y est indiquée simplement auprès de celle de la mort de l'auteur enlevé, moins de quatre mois après, par une maladie de poitrine. M. Standish était l'héritier du talent de sa mère, dont le souvenir est gardé avec honneur par la Société des bibliophiles, et qui a attaché son nom à la belle publication des Mémoires du maréchal de Beauvau, dont elle était l'arrière-petite-fille. Par cette mère, éminemment distinguée,

il appartenait à la famille de Noailles où le talent est comme héréditaire.

Ce simple et délicieux récit des amours et du mariage d'une jeune Andalouse de la bourgeoisie avec un torero, cette peinture fidèle de ville, si merveilleusement colorée, montre quel écrivain était M. Cecil Standish, et fait pressentir les succès qui seraient venus le chercher, si la mort ne l'eût pris au lendemain même d'un brillant début dans les lettres (1).

QUAND ON AIME

PAR PIERRE MAËL

« Quand on aime, de quelque manière qu'on aime, on est prêt à toutes les extrémités, les grands cœurs aux sacrifices, les grandes énergies à la violence. »

C'est ainsi que le capitaine de vaisseau Yves de Rosnerho a résolument étouffé le penchant de son cœur pour se consacrer tout entier à la fille qu'il a eue d'un mariage presque aussitôt brisé par la mort; c'est ainsi qu'Adolphe Le Roux va jusqu'à l'infamie pour gagner, par ruse ou par violence, la main récalcitrante de sa jolie parente Lydia.

Mais Dieu, qui juge entre les bons et les mauvais amours, se sert du vieux matelot Kerju pour supprimer un être malfaisant, tandis qu'il inspire à la fille du capitaine l'idée de faire le bonheur de ce père admirable, qui n'a vécu que pour elle, en mettant sa main dans celle de la belle Paule de Porsguern. La scène capitale, celle où Kerju, sous prétexte de s'acquitter de son métier de passeur, laisse filer la barque en dérive sur la Laita jusqu'à l'Océan, à travers la nuit, est des plus saisissantes, et le récit tout entier compte parmi les meilleurs qu'ait écrits ce romancier de la Bretagne et de la mer, Pierre Maël (2).

L'IDÉAL DE GERMAINE

PAR MARIE MONTAL

L'idéal de Germaine serait d'épouser un chrétien, et malheureusement l'homme qu'elle aime est bien loin de réaliser ce rêve de son âme pure; mais en luttant contre ses propres sentiments avec une fermeté qui n'exclut pas la tendresse, en pardonnant beaucoup, en priant toujours, en prouvant de toutes les façons à un pécheur, que sans doute les désordres de sa vie mauvaise éloignent seuls de la foi, qu'il

existe des anges en ce monde, elle gagne au ciel Raymond de Mirelle.

La morale du livre, c'est qu'il est bon que toute jeune fille ait dans le cœur un idéal, quand ce mot est synonyme d'aspiration vers ce qui est grand et beau d'une beauté qui ne meurt pas.

Les petites personnes qu'on nomme *positives*, d'un ton approbateur qui ferait croire qu'être positive équivaut à être raisonnable, ont un idéal à leur manière : le culte de l'argent, du luxe, du plaisir, des chiffons, un culte qui tue l'amour, cette vision anticipée de l'idéal par excellence, qui ne se réalise qu'en Dieu. Nous savons gré à M^{me} Marie Montal d'avoir montré cela (1).

ARRIÈRE-SAISON

PAR PAUL GUÉ

« De l'expérience si chèrement acquise, il me reste un peu de sagesse et, comme consolation, la joie de faire des heureux. Ce sont là des fleurs d'arrière-saison, mais, hélas, malgré leur charme, elles n'ont pas le parfum des roses de mai. »

Ces mots, que l'auteur place dans la bouche du comte de Lormian, terminent le très joli récit d'un amour d'automne, résolument étouffé par celui qui le ressent.

Il a eu, celui-là, le tort de ne pas savoir prendre la vie telle qu'elle est, de ne pouvoir l'aimer telle que Dieu l'a faite, d'avoir à vingt ans la prudence désenchantée, la misanthropie, le scepticisme d'un vieillard, et d'espérer retrouver, à quarante ans, tout ce qu'il avait dédaigné plus jeune, les roses de mai, par exemple, qu'il laisse cueillir finalement, lui, colonel, au sous-lieutenant Pierre Serval.

Pierre Serval, déjà, lui doit tout; il lui devra encore la main de Denise, une enfant délicieuse, que follement, malgré ses cheveux qui grisonnent, le colonel a été sur le point d'épouser. Grâce au ciel, M. de Lormian voit clair avant qu'il ne soit trop tard, il comprend que l'heure des amours est passée, mais qu'il est toujours temps pour l'abnégation, pour le sacrifice. Il dit à Pierre :

— Elle m'a accepté, mais c'est toi qu'elle eût choisi; prends-la donc.

Et il les cueille ainsi, les fleurs amères et sans parfum de l'arrière-saison, les fleurs bénies du dévouement silencieux (2).

TH. BENTZON.

(1) *Nièves*, par Cecil Standish, 1 vol., 3 fr. 50. Calmann Lévy, 3, rue Auber.

(2) *Quand on aime*, par Pierre Maël. 1 vol., 3 fr. 50. Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob.

(1) *L'idéal de Germaine*, par Marie Montal. 1 vol. in-16. Librairie Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

(2) *Arrière-saison*, par Paul Gué. 1 vol., 2 fr. 50. — Bibliothèque des mères de famille, librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)

XX



NELLY arriva la première dans la salle à manger. M^{me} Herrison se faisait souvent attendre, et il était près de midi et demi lorsque sa haute silhouette, dessinée par la robe d'intérieur de couleur claire qu'elle portait, s'encadra dans la baie de la porte, au milieu des lourdes tapisseries relevées par des cordelières.

Nelly, dont l'instinct d'artiste était facilement éveillé, ne put s'empêcher, malgré ses préoccupations, d'admirer l'harmonie de sa taille et de sa toilette. La longue robe d'un gris doux, ouverte sur des flots de valenciennes, lui seyait à ravir, s'alliait à son teint, et sa majestueuse beauté avait un cadre vraiment pittoresque au milieu des boiseries sombres et des vieilles verdure flamandes de la salle à manger.

— Tous mes regrets d'être encore en retard, chère mademoiselle; je suis incorrigible, mais je suis rentrée hier fort tard... Toujours pas de nouvelles?

Elle s'était assise, après avoir serré la main de Nelly, et elle semblait occupée à choisir parmi les hors-d'œuvre que le domestique lui présentait sur un plateau, mais elle s'arrêta court en entendant la réponse de la jeune fille.

— Pardonnez-moi, madame, j'ai reçu ce matin une lettre d'Hubert de Sommerives.

La voix de Nelly n'était pas altérée, et si une émotion quelconque passa dans le regard de M^{me} Herrison, celle-ci n'en fit rien paraître, car ses longues paupières s'abaissèrent, et elle prit un peu de caviar avec une parfaite présence d'esprit.

Quand elle se tourna vers la jeune fille, sa physionomie n'exprimait qu'un intérêt banal.

— Ah! vous avez enfin reçu cette lettre, si terriblement en retard!... Et M. de Sommerives allait bien? Naturellement, il devait être sous le coup d'une vive émotion. Ce double deuil, cet incendie, tout cela a été si tragique! Parle-t-il de retour?

— Il a été, en effet, si terriblement bouleversé qu'il ne précise rien et ne parle pas de l'itinéraire de la mission. Il paraissait cependant penser qu'il pourrait s'en séparer, mais il ne me dit ni le mode du retour, ni les stations auxquelles il serait possible de lui adresser des communications.

— Ses intérêts réclament évidemment son retour immédiat... A propos, avez-vous de bonnes nouvelles de la fabrique?

— Je ne sais rien encore; ce n'est qu'au prochain inventaire qu'on pourra constater l'état des affaires.

— Et cela ne vous inquiète pas?

Nelly sourit.

— J'avais fait toutes mes réflexions avant d'agir, ou plutôt, je n'ai pas eu à réfléchir, et je n'ai jamais regretté d'avoir assuré, ne fût-ce que pour quelques mois, l'existence des ouvriers.

— Pour quelques mois, dites-vous? Ne pensez-vous pas que M. de Sommerives continue ce qu'avait fondé son oncle?

Cette fois, les grands yeux clairs et gris s'attachaient sur elle avec une curiosité non dissimulée.

— Je n'en sais rien, répondit Nelly, étouffant un soupir.

— Il paraissait beaucoup aimer la Feuilleraie et attachait un grand prix aux souvenirs de famille qu'elle représente pour lui, reprit M^{me} Herrison. Et comme, d'autre part, la carrière diplomatique le laisse assez indifférent, à en juger par l'empressement qu'il a mis à demander un congé, je supposais qu'il donnerait volontiers sa démission et s'établirait dans son vieux château.

Nelly sentit qu'elle rougissait, mais elle répondit très tranquillement :

— La Feuilleraie a été très amoindrie en tant que propriété de rapport. Je crois que, pour y vivre, il faudrait y joindre une fortune personnelle, ou chercher dans l'industrie des ressources supplémentaires.

— Et M. de Sommerives n'est pas riche, je crois... Son père a laissé peu de chose?

Cette fois, Nelly devint cramoisie. Quoi! était-il possible que M^{me} Herrison eût épousé son riche et vieux mari parce qu'Hubert n'avait pas de fortune, et qu'elle feignit aujourd'hui cette ignorance de ses affaires?

La jeune femme, elle, restait parfaitement maîtresse de sa physionomie. Elle jouait, tout en écoutant, avec le petit terrier anglais qui se roulait sur le bord de sa robe.

— Non, Hubert n'a pas de fortune, ou du moins ce qu'il possède ne peut passer pour tel, dit un peu sèchement Nelly, voyant qu'on attendait sa réponse.

M^{me} Herrison sembla juger que le sujet était épuisé et changea de conversation. Jamais il n'y avait rien de spontané dans ses paroles; elle était correcte, polie, s'intéressait même visiblement à l'entretien de Nelly, la consultait sur les expositions de peinture qui s'étaient succédé tout le mois de mai et qui continuaient à réunir les flâneurs dans les clubs et les salles à la mode. Mais l'intimité semblait impossible entre elles, et la jeune fille en eut ce jour-là plus que jamais l'intuition.

Deux mois se passèrent encore. M^{me} Herrison continuait sa vie mondaine, dont le cercle s'étendait, d'ailleurs. Elle fit une fugue en Suisse, alla passer trois jours à Bruxelles; mais, bien qu'elle eût parlé de prendre des eaux « quelconques », ses absences de Paris n'étaient jamais longues, et un jour que Nelly, à la recherche de quelque objet, avait dû déplacer des journaux et des lettres sur le bureau de la jeune femme, elle eut la stupéfaction d'y trouver un petit indicateur des paquebots, et put se rendre compte que cet indicateur était consulté quant à la date de ses courts voyages.

— Elle subordonne ses arrangements au désir de le voir dès son arrivée, pensa Nelly; elle l'aime... Belle et intelligente comme elle l'est, si elle veut bien montrer un coin de ce cœur qu'elle s'efforce d'étouffer ou tout au moins de cacher, comment ne vaincra-t-elle pas les préventions d'Hubert, en admettant qu'il lui en restât?

Elle avait espéré que M^{me} Herrison irait de bonne heure à Granlieu. Son désir de revoir la Feuilleraie commençait à devenir si vif, qu'elle en ressentait une véritable souffrance. Puis, elle eût voulu constater par elle-même l'état de la fabrique. Les commandes avaient repris, mais l'outillage provisoire était insuffisant, et peut-être quelques améliorations pouvaient-elles y être apportées en attendant le retour du maître.

Enfin, Nelly avait toujours vécu à la campagne, et le séjour de Paris, malgré le voisinage immédiat du parc Monceau, commençait à lui paraître extrêmement pénible. Elle sentait sa force nerveuse se détendre (l'attente anxieuse d'Hubert en était peut-être un peu la cause): l'anémie la gagnait, et elle se décida à demander à M^{me} Herrison l'autorisation de passer quelques jours à Givray, où ses intérêts mêmes la réclamaient.

La jeune femme ne répondit pas immédiatement, et Nelly pensa qu'elle faisait un calcul mental.

— Mais vous êtes tout à fait libre, chère ma-

demoiselle, dit-elle enfin. Vous me manquerez beaucoup, c'est vous dire que je serai heureuse si vous me revenez vite... Je vais passer quinze jours à Deauville, d'où je pourrai revenir aisément à Paris si j'y ai affaire et, à mon retour, je vous rejoindrai à Granlieu, ou bien vous me retrouverez ici pour m'accompagner à Evian...

— Je vous remercie, madame... Vous n'avez pas besoin de moi pour quoi que ce soit de particulier? Je n'ai rien à faire avant mon départ?

— Mais non, partez demain si vous voulez... Et donnez-moi de vos nouvelles, ajouta-t-elle d'un ton aimable.

Comme Nelly sortait, elle se ravisa.

— Naturellement, dit-elle, M. de Sommerives viendra tout d'abord à Paris? Ne craignez-vous pas de manquer son arrivée? Il me semble qu'il doit venir tout d'abord donner au ministère des nouvelles de la mission qu'il précède?

Nelly secoua la tête.

— J'ignore absolument les projets d'Hubert, dit-elle; lui-même ne sait pas où je suis.

— Et vous ne lui écrirez pas à l'arrivée?

— Je ne saurais où le trouver.

M^{me} Herrison lui adressa un petit geste d'adieu et, restée seule, consulta le petit annuaire des paquebots, à demi dissimulé sous un ouvrage de tapisserie. Dans huit jours, un packet anglais était attendu à Liverpool. Mais peut-être Hubert prendrait-il le courrier français.

Elle réfléchit un instant et, attirant à elle son pupitre, rédigea deux notes, l'une en anglais, l'autre en français, ainsi conçues :

« Monsieur, je vous adresse ci-joint un chèque sur la Banque, vous priant de faire connaître à H. G., bureau restant du télégraphe, l'arrivée de M. de Sommerives, attendu par l'un des prochains paquebots d'Australie, et la ville vers laquelle il se dirige. »

Elle prit les deux chèques dans son carnet, les glissa sous l'enveloppe à l'adresse d'agences dont elle copia le nom dans l'Indicateur; puis, dans un autre casier du pupitre, chercha un feuillet timbré à son chiffre, et y traça ces mots :

« Monsieur,

« Si je ne vous ai pas exprimé ma profonde sympathie pour le très vif chagrin que vous avez ressenti, c'est que j'ignorais absolument où vous faire parvenir ma lettre. D'après ce que m'a appris M^{me} Nelly Dayre, votre arrivée est proche, et je crois devoir vous faire savoir que cette jeune fille, dont la situation si digne d'intérêt a dû souvent vous préoccuper, est près de moi depuis le malheur qui l'a frappée. Je suis heureuse qu'elle ait bien voulu accepter mon hospitalité, et je le suis encore si je vous ôte un souci. Votre arrivée a des côtés si douloureux!

« Si, dans l'isolement vraiment pénible que crée autour de vous la disparition de vos chers vieux parents, vous voulez bien considérer ma maison comme celle d'une ancienne et sincère amie, je serai toujours prête à vous accueillir cordialement.

« Recevez, etc. »

Cette fois, l'enveloppe porta comme suscription :

*Monsieur Hubert de Sommerives,
Ministère des Affaires étrangères.*

Elle ne confia aucune de ces missives à un domestique. Lorsqu'elle sortit, une heure plus tard, elle fit arrêter sa voiture devant un bureau de poste, et jeta elle-même dans la boîte les deux lettres destinées aux agences. Puis, elle se fit conduire au ministère des Affaires étrangères, et entra dans la loge du concierge.

Celui-ci la suivit un instant après jusqu'à sa voiture, multipliant les saluts et les affirmations. Il était aisé de deviner qu'il avait de bonnes raisons pour ne pas oublier sa recommandation.

XXI

Comment décrire les impressions de Nelly lorsque, se sentant libre, seule, vraiment loin de toute contrainte, elle se trouva de nouveau dans le pays où s'étaient écoulées les plus heureuses années de sa jeunesse ?

La joie de contempler des horizons familiers, des sites riants et doux, le bonheur d'entendre son nom prononcé avec une réelle affection, et de voir tous les visages sourire à son approche, tout cela, il est vrai, fut assombri par l'absence de ceux qu'elle avait tant aimés, et qui avaient été la meilleure part de son bonheur passé. Mais sentait-elle après tout aussi péniblement cette absence au milieu du cadre où elle les avait connus, près de ces braves gens qui les avaient aimés, dans ce pays où leur souvenir animait pour ainsi dire toutes choses, et où elle-même s'élevait plus aisément vers le monde où ils l'avaient précédée ?

Partout où elle allait, leur image s'offrait à elle, et elle fondait en larmes dès qu'une voix reconnaissante lui murmurait leur nom ; mais ces larmes mêmes n'étaient pas sans douceur, elle en souffrait mille fois moins que dans cette grande ville, entourée d'indifférents, où ses regrets lui paraissaient plus amers, son isolement plus pénible, et où elle éprouvait un chagrin tout spécial, bien qu'il pût paraître étrange, à sentir que nul n'avait connu les chers êtres qu'elle pleurait.

Tout le monde lui fit fête, depuis les deux vieux domestiques demeurés à la Feuilleraie,

jusqu'au dernier des ouvriers de la fabrique. Les sœurs lui avaient offert l'hospitalité, et elle aidait avec joie sœur Hilaire à faire sa classe, et sœur Jeanne à visiter ses malades. Elle errait par les chemins, se grisant d'air pur et de silence, elle entrait dans toutes les chaumières, faisait connaissance avec tous les bébés nés depuis son départ, tressait des couronnes de bluets pour les petites tombes du cimetière. Elle s'asseyait souvent dans le parloir de la Feuilleraie... Hélas ! là, tout était changé. Le géranium grimpant était mort ; sur la table, il n'y avait plus les brochures de son oncle, les tricots de M^{lle} Sylvie, ni les grosses gerbes de fleurs que M. de Sommerives aimait tant à voir... C'était moins triste de se promener lentement à l'ombre de l'antique charmille. Le feuillage toujours jeune tamisait les rayons du brillant soleil ; Jacques, fidèle à ses anciennes habitudes, avait semé au pied de chaque tronc des volubilis qui, maintenant comme autrefois, enlajaient l'écorce rugueuse de leurs fleurs au calice de pourpre ou d'azur... Et à travers les arbres, la rivière coulait toujours, piquée de paillettes d'or, si calme, si claire, en cette saison, baignant tour à tour les prairies, les bouquets de saules, les roseaux aux panaches tremblants...

Et la fabrique ! Là, le spectacle était navrant ; d'une part les murs noircis et les toits effondrés, de l'autre les hangars tout neufs et déjà délabrés, un mélange de ruines, de provisoire, d'incertain, comme une grande angoisse exprimée matériellement par cet ensemble de pierres calcinées et de planches sordides. C'était aussi l'angoisse qui serrait le cœur de Nelly. Chaque fois que la masse noircie où la fumée des fours lui apparaissait de loin, le douloureux problème se représentait à elle :

— Que deviendront-ils tous ?

Et quand *tous*, ouvriers, femmes, enfants, même, lui demandaient avec anxiété :

— Pas de nouvelles, mademoiselle Nelly ? Vous ne savez pas si le nouveau maître fera rebâtir la fabrique ?

Que pouvait-elle dire, sinon des paroles d'espérance qui ne sortaient qu'avec effort de ses lèvres ?

Et cependant, elle s'en convainquait chaque jour, l'incendie n'avait pas entravé d'une manière sérieuse le progrès qui s'était fait sentir immédiatement auparavant. Mais, malgré les sommes dues par la compagnie d'assurances, il y avait de réelles dépenses à faire, des avances à risquer, et si Hubert mettait la fabrique en vente, il serait peut-être difficile de trouver un acquéreur. D'autre part, le contre-maître menait bien l'entreprise ; mais il se faisait vieux, l'heure du repos viendrait sans tarder pour lui, et, d'ailleurs, il manquait d'ini-

tiative, et eût été incapable de donner une impulsion nouvelle et sérieuse aux affaires.

Parfois, Nelly se laissait aller à un doux rêve : les préjugés d'Hubert étaient vaincus, il comprenait qu'il y avait là pour lui une part d'influence à conquérir et à employer noblement ; il sentait aussi que fournir du travail à tout un petit peuple, et avec le travail l'exemple salubre et les conseils féconds que donne un maître chrétien, il sentait que c'était vraiment là une œuvre digne de lui, une œuvre à laquelle on pût sacrifier une antipathie sans fondement, des idées démodées... Ah ! si elle devait disparaître de sa vie, si elle devait toujours être seule et sans affections en ce monde, quelle joie dans son existence déshéritée de penser que le pain de l'âme et du corps serait donné à ces pauvres gens qu'elle aimait, et auxquels elle eût voulu consacrer sa vie !... Mais, elle le craignait, ce n'était là qu'un rêve, et elle se remettait à attendre avec anxiété l'arrivée de celui qui tenait dans sa main le sort de tous ces petits.

Pendant qu'elle attendait ainsi, un télégramme adressé par l'agence de Saint-Nazaire parvint à H. G., bureau restant.

Il contenait ces mots :

« Arrivé aujourd'hui. Prend demain matin « ligne Tours. »

H. G., qui se rendait quotidiennement au bureau du télégraphe, lut la dépêche, rentra immédiatement, et ordonna à sa femme de chambre de faire, pour le soir, une malle contenant les objets les plus indispensables.

— Je pars pour Granlieu, ajouta-t-elle. Vous m'accompagnerez, et vous laisserez à Sophie les instructions nécessaires pour compléter les arrangements et nous rejoindre avec les domestiques au premier avertissement.

— Madame part définitivement pour la campagne ? demanda la femme de chambre surprise. Les toilettes de Madame ne sont pas rendues, puis Madame avait dit...

— J'ai une affaire urgente à Granlieu, je pars ce soir, et je déciderai là-bas si je m'y installe ou non... Epargnez-moi ces sots détails de toilette, on m'expédiera ce dont j'aurai besoin... Maintenant, que James aille au télégraphe pour envoyer... Donnez-moi un peu de papier...

Elle écrivit rapidement le nom de Nelly, rédigea une dépêche, la pria d'aller aussitôt à Granlieu, de s'y installer, et d'envoyer la voiture à la gare, au train d'onze heures quarante. Cela fait, elle surveilla les préparatifs de départ, et, à huit heures, elle montait en wagon avec sa femme de chambre.

Il demeurait à Granlieu un personnel domestique suffisant pour tenir le château en état, et Nelly, habituée aux caprices de M^{me} Herrison, avait, ces temps derniers, pris soin que

tout fût prêt pour la recevoir si l'idée d'y venir lui prenait subitement. Elle ne fut donc pas trop surprise en recevant le télégramme qui la priait de s'installer au château, mais regretta seulement que le temps de repos et de liberté dont elle jouissait se trouvât ainsi abrégé.

Elle employa sa soirée à arranger aussi bien que possible l'appartement, y plaça des fleurs, et, à l'heure prescrite, fit partir l'omnibus pour la gare.

M^{me} Herrison sembla très aise de voir Nelly, fit honneur au petit souper qu'elle avait eu l'idée d'improviser, et, au moment de se retirer pour prendre quelques heures de repos, lui adressa d'un ton dégagé la question que la jeune fille avait entendue si souvent ces temps derniers :

— Pas de nouvelles de M. de Sommerivas ?

— Non, aucune nouvelle.

Peut-être Nelly aurait-elle dormi tard, ce matin-là, si un coup violent n'avait été frappé à sa porte.

— C'est moi, mademoiselle Nelly, Annette, de la Feuilleraie... Je viens vous demander vos ordres ; M. Hubert arrive tantôt.

Le cœur de Nelly se mit à battre. Tous ses souvenirs, tous ses regrets semblaient renaître à la fois ; mais elle essaya de dominer cette impression et, prenant un peignoir, elle courut ouvrir à Annette.

Celle-ci semblait lasse de la route et s'esuyait le front avec agitation.

— D'abord, vous allez prendre quelque chose, ma bonne Annette, dit la jeune fille la conduisant à un siège, puis se hâtant de sonner.

Elle pria la fille de service qui vint à son coup de sonnette d'apporter deux tasses de café, et, s'asseyant près de la vieille femme, elle se sentit assez maîtresse d'elle-même pour l'interroger.

— Comment avez-vous appris cette nouvelle, Annette ? Est-ce une lettre ? M. Hubert est-il en France depuis quelques jours ?

— Je ne sais rien, mademoiselle ; c'est M. le curé qui a reçu cette dépêche à l'église, pendant qu'il confessait, et qui me l'a fait porter tout de suite.

Nelly déplaça le papier bleu. Il contenait ces mots, datés de Saint-Nazaire :

« Serai à la Feuilleraie aujourd'hui, train quatre heures. Prière avertir et envoyer voiture. Mille excuses et respects. »

Nelly replia le télégramme et le rendit à Annette.

— Eh ! bien, dit-elle avec bonté, en quoi avez-vous besoin de mon aide et de mes conseils ?

— Mais il faut un dîner, mademoiselle ! Aujourd'hui jeudi, pas moyen d'avoir de la viande de boucherie, je n'ai qu'à tuer un poulet.

— Eh! bien, on peut diner d'un poulet, auquel vous ajouterez un plat de légumes, une des crèmes qu'il aimait bien, et des fruits.

— Et pour choisir du linge, et pour arranger la chambre, et pour mettre des fleurs, comme du temps de...

Sa gorge se serra et elle essuya vivement une larme.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour cela, Annette, et il n'est pas possible que j'aie recevoir M. de Sommerives chez lui.

Annette la regarda et soupira.

— Mais quand vous ne viendriez qu'un peu ce matin, mademoiselle Nelly! Je sais bien que vous ne pouvez plus être au château, et cela me fait assez de chagrin, allez! Mais si le jeune monsieur, qui ne sera pas gai en arrivant, car il aimait bien mes maîtres, voyait que quelqu'un s'est occupé de lui, ça lui relèverait le cœur, voyez-vous!

— Il me semble que c'est inutile, et de plus impossible, ma bonne Annette... Voyons, je vous ai donné le menu de votre diner; je sais que tout est en ordre, et Jacques fera un bouquet... M^{me} Herrison est arrivée cette nuit, et elle aura évidemment besoin de moi.

— J'ai toujours besoin de vous... Mais suis-je donc en concurrence avec Annette, dit M^{me} Herrison, qui, entrant à ce moment dans la chambre, dont la porte était restée ouverte, avait entendu les dernières paroles de Nelly.

— Annette vient m'annoncer l'arrivée de M. de Sommerives, et elle s'imaginait que moi seule pouvais préparer la Feuilleraie, répondit la jeune fille.

Pendant qu'elle parlait, l'idée lui vint soudainement qu'entre l'arrivée inattendue de M^{me} Herrison et celle d'Hubert, il y avait une coïncidence au moins singulière. Mais le visage de la jeune femme exprima une surprise qui dissipa ses soupçons.

— Quoi! si vite! Je pensais qu'il aurait écrit au moins d'un relâche... Et je croyais que les packets de Liverpool arrivaient à une autre date.

— Il est arrivé à Saint-Nazaire, dit Nelly, et a télégraphié au curé, pour demander une voiture.

— Voulez-vous que j'envoie l'omnibus? dit M^{me} Herrison, s'adressant à Annette d'un air d'obligeance.

La vieille femme se rengorgea.

— Merci bien, madame, mais Monsieur a une voiture et des chevaux à la Feuilleraie...

— Et pensez-vous qu'il lui serait agréable de diner chez moi? Ce retour est pénible... Et ici, il trouverait M^{lle} Dayre.

Annette hésita et se tourna vers Nelly.

— Que pensez-vous, mademoiselle?

Vraiment, Nelly ne savait que répondre.

— Il faut lui transmettre l'invitation de M^{me} Herrison, dit-elle, et, pour le cas où il serait fatigué ou souffrant, tenir prêts une tasse de bouillon et une aile de poulet...

— Et... Madame a vraiment besoin de mademoiselle? demande Annette, qui tenait à son idée.

M^{me} Herrison se mit à rire.

— Je crains bien que les hommes ne soupçonnent jamais la peine qu'on prend pour leur confort, dit-elle. Mais si cela vous fait plaisir, je ne vois aucun inconvénient à ce que M^{lle} Dayre aille diriger vos préparatifs... Nous n'avons guère de monde ici, mais, voyons... vous pourriez bien conduire le vieux poney gris, n'est-ce pas, Nelly? Il est très doux, vous savez, et on l'attellerait à la charrette anglaise.

— Je vous remercie beaucoup, et cela m'amusera certainement de conduire le poney... Si vous n'avez vraiment pas besoin de moi, puis-je y aller tout de suite, de manière à ramener Annette, qui est venue à pied?

— Certainement... Je vais dire d'atteler.

— Je serai ici à deux heures... Mille remerciements...

— Moi je ne sortirai pas, et j'enverrai quelqu'un à la gare pour porter mon invitation à M. de Sommerives, ce sera plus correct.

Elle fit un signe de tête à Annette, dont le visage s'était assombri, et ayant adressé à Nelly un petit sourire, elle quitta la chambre.

— Prenez vite votre café pendant que je m'habille, dit Nelly, se dirigeant vers son cabinet de toilette.

Mais lorsqu'elle revint, le nuage obscurcissait toujours le front de la vieille femme.

— Qu'y a-t-il donc, Annette? demanda Nelly, tout en cherchant ses gants. Seriez-vous fâchée que M. Hubert vint diner ici? A vrai dire, j'aurais mieux aimé le revoir ailleurs, nous avons tant de douloureux souvenirs qui ne peuvent être évoqués devant une étrangère! Mais songez qu'il se trouvera moins seul.

— Ce n'est pas cela, mademoiselle... Mais... ça m'a fait quelque chose de vous voir demander à cette femme-là la permission de venir... Oh! mademoiselle Nelly!... Vous qui étiez maîtresse chez nous! ajouta-t-elle, fondant en larmes.

Nelly pâlit légèrement, et prenant la main d'Annette:

— Je suis très libre ici, dit-elle doucement. C'est plutôt pour être aimable et polie que je demande à M^{me} Herrison si elle n'a pas besoin de moi... Vous savez combien elle a été délicate, Annette. J'avais placé ma petite fortune à la fabrique, je me trouvais vraiment sans ressources, et... vous me connaissez assez, Annette, pour savoir que je n'aurais pas accepté l'argent qu'elle m'offrait sans le gagner.

d'une manière quelconque. J'écris ses lettres, j'organise ses dîners, j'arrange ses fleurs, je m'occupe même de ses comptes; tout cela, une fille très aimée le fait chez un père, je le faisais à la Feuilleraie; comprenez-vous? Et comprenez-vous aussi que je me dois à moi-même, ne fût-ce que par dignité, de me tenir à sa disposition et de ne disposer de mon temps que lorsqu'il ne peut lui être utile?

Le visage ridé d'Annette s'était peu à peu rasséréné.

— Si c'est comme ça... Alors, vous êtes libre tout de même?

— Très libre, Annette, j'arrange mes occupations à ma guise.

— Et elle vous traite toujours comme... comme la nièce de votre oncle, enfin?

— Absolument comme si j'étais une amie en visite chez elle, une amie qui serait très active, qui détesterait ne rien faire, et à qui on laisserait la liberté de s'occuper de toutes choses.

— A la bonne heure, mademoiselle! Ça me tourmentait depuis longtemps, et je me demandais toujours ce que je répondrais à M. Hubert s'il m'interrogeait à votre sujet.

— M^{me} Herrison est très bonne, répondit vivement Nelly.

Elle avait parlé avec chaleur et sincérité; tout ce qu'elle avait dit à Annette était rigoureusement exact, et tout le temps qu'elle parlait, elle avait cependant éprouvé un sentiment pénible, une sorte de gêne, peut-être la conscience qu'elle n'appréciait pas assez la conduite de M^{me} Herrison à son égard, et qu'elle manquait de reconnaissance. Cela, c'était vraiment douloureux pour une âme comme la sienne. Elle était obligée de le reconnaître: alors qu'elle était prête à fondre en larmes à la moindre attention d'un enfant ou d'une femme du peuple, alors qu'un sourire ou un: «bonjour, mademoiselle Nelly,» prononcé avec une inflexion joyeuse, remuait son cœur, elle ne se sentait nullement inclinée vers M^{me} Herrison, et c'était par raisonnement, non par élan, qu'elle arrivait à former en elle-même une gratitude forcée.

XXII

La charrette anglaise volait sur le chemin. Le vieux poney, qui avait pris peu d'exercice les jours précédents, était plein d'ardeur, et Nelly jouissait du plaisir de conduire sur cette belle route unie, au milieu des sites qu'elle aimait. Même elle s'étonnait de cette impression de bien-être et d'amusement, existant parallèlement avec cette autre impression d'angoisse qu'elle ressentait, ou plutôt qu'elle prévoyait à la pensée de revoir Hubert dans des condi-

tions si changées. Par un phénomène qui semble étrange, mais que chacun a pu constater à un moment donné, la préoccupation qu'elle éprouvait lui laissait toute sa liberté d'esprit; non seulement aucun des détails du chemin ne lui échappait, mais encore elle écoutait toutes les histoires d'Annette, et essayait de calmer ses craintes.

L'aspect extérieur de la Feuilleraie était le même, et à l'intérieur, les deux vieux domestiques faisaient régner un ordre rigoureux. Toutefois, Nelly n'y pouvait pénétrer sans souffrance: le silence de la maison jadis si animée, les chambres vides, les meubles fermés des scellés qui rappelaient le passage de la mort, tout cela l'impressionnait douloureusement.

Ce n'était pas cependant le moment de s'abandonner à la tristesse. Elle suivit complaisamment Annette partout où celle-ci voulut la conduire, choisit la nappe et les serviettes dans la petite quantité de linge qui avait été laissée aux domestiques, puis, sur la prière de la vieille femme, cueillit des fleurs pour ôter au parloir son aspect froid et triste.

Il y avait à peu près un an qu'on avait attendu Hubert à la Feuilleraie, qu'on lui avait arrangé cette même chambre, qu'on avait pris des fleurs à son intention... Nelly se rappelait la gerbe de pois roses que M^{lle} Sylvie avait qualifiés de mauvaises herbes, et que le jeune homme avait admirés d'un œil d'artiste... Il en croissait toujours au pied des derniers tilleuls de l'allée, mais en dehors, prenant lumière et chaleur sur le potager ensoleillé. Elle en cueillit encore pensant qu'Hubert aimerait ce souvenir du passé, et elle les disposa dans une potiche ventrue avec ce goût inné qui faisait une chose d'art de tout ce que touchaient ses mains adroites. Et dans sa chambre, sur sa table à écrire, elle arrangea un petit bouquet de verveine blanche et d'héliotrope, afin qu'il ne se sentît pas trop seul dans cette maison de famille où il n'y avait plus que les ombres des morts, et qu'il fût accueilli par un souvenir amical.

Il était près de deux heures, tous les préparatifs étaient terminés; elle avait déjeuné de pain et de lait caillé sur un coin de la table de la cuisine, ne pouvant se résoudre à prendre ce repas toute seule dans le parloir. L'heure était venue de partir... L'an dernier, elle recevait Hubert dans cette maison qu'elle sentait être la sienne; maintenant elle la quittait pour retrouver le toit étranger qui était devenu son abri temporaire... Oui, temporaire... Dans quelques semaines, elle chercherait probablement une autre demeure. Mais elle avait résolu de n'y pas songer à l'avance, de vivre au jour le jour, et surtout en dehors d'elle. S'il y avait,

tout au fond de son être, une Nelly inquiète de l'avenir, déçue dans quelque sentiment mystérieux, elle ne voulait pas même le savoir : est-ce qu'on n'étouffe pas n'importe quelle idée en ne lui donnant ni air ni aliment ? Oui, elle vivrait en dehors d'elle ; ce n'est pas bien difficile quand on en a pris l'habitude, et surtout elle ne s'attendrait pas sur son sort. Eh ! quand Dieu laisse le nécessaire pour la vie matérielle, et qu'il s'offre lui-même à relever et à consoler l'âme, que peut-on désirer ?

Il y avait dans le parloir deux portraits de M. de Sommerives et de sa sœur à vingt ans. C'était assez médiocre comme peinture, assez ridicule comme modes ; mais Nelly, à force de les étudier en face des originaux, s'était accoutumée à y retrouver la ressemblance du frère et de la sœur devenus vieux. Le regard ne change pas, d'ailleurs, chez certaines personnes, et elle contempla avec attendrissement les yeux bleus, plus vifs chez l'oncle Aymard, plus sereins chez Sylvie, qu'elle reconnaissait toujours, malgré la différence que des joues pleines et fraîches, des cheveux blonds et une bouche souriante mettent dans une physionomie. Elle cueillit à la porte quelques-unes des roses grimpantes qui avaient crû, pareilles à celles de l'an passé, et les ayant attachées aux deux portraits, elle monta enfin, non sans regrets, dans la charrette que Jacques avait amenée au bas du perron.

— C'est tout de même triste de voir M^{lle} Nelly s'en aller comme une étrangère, murmura Annette, passant la main sur ses yeux.

Nelly l'entendit et sourit : un sourire tremblant qui s'effaça vite de ses yeux.

Etrangère, elle l'était maintenant partout... Mais l'est-on vraiment quand on se remet entre les bras du Père céleste ? Elle prit un chemin de traverse tout bordé de ronces fleuries et d'églantiers. Les fleurs semblaient s'incliner sur sa route ; de temps en temps, un oiseau s'envolait d'un buisson, et à travers les arbres qui se rejoignaient par instants en berceau au-dessus de sa tête, le soleil traçait sur le chemin des arabesques d'or, capricieuses et mouvantes. Elle eut l'idée que la bonté de Dieu avait placé là toutes ces choses gracieuses pour réjouir son âme et lui rappeler son nom... Une larme mouilla ses yeux, mais cette larme était douce.

Elle trouva M^{me} Herrison installée dans la bibliothèque. C'était une salle vaste et fraîche, ouvrant sur une terrasse par des porte-fenêtres, et tapissée à mi-hauteur de rayons chargés de livres. Ces rayons étaient surmontés de tableaux s'élevant sur une tenture d'un rouge chaud, et laissaient entre eux des intervalles, comblés par des bustes en terre cuite, des jardinières pleines de fleurs, tandis qu'entre

les fenêtres, des statues de marbre blanc se dressaient sur des piédestaux drapés d'étoffes anciennes. A l'une des extrémités de la pièce il y avait un petit orgue. Ça et là étaient disséminés des tables à écrire, des étagères, des sièges de toutes formes, et enfin, dans les larges baies des fenêtres s'encadrait une vue ravissante : le parc bien dessiné, descendant en pente douce vers la rivière, et au-delà des eaux brillantes un horizon gracieux et riche à la fois, qui semblait reposer le regard et donner à l'esprit lui-même une impression de sérénité.

M^{me} Herrison était très simplement vêtue : un costume de satinette à dessins anciens, qui avait coûté plus cher que telle robe de soie, et qui avait un cachet délicieux de négligé. Elle avait attiré à elle un grand panier rempli de laines emmêlées, et elle travaillait à une tapisserie, l'air parfaitement absorbé par le dessin qu'elle reproduisait.

Elle leva les yeux vers Nelly, — ces yeux impénétrables dont la couleur grise et les cils noirs laissaient passer seulement les impressions qu'elle voulait bien montrer aux autres.

— Cette vieille servante est-elle plus calme ? Avez-vous vérifié ses préparatifs et assuré le confort de M. de Sommerives ?

— Tout est prêt, et Annette est calmée, sauf l'émotion que lui cause l'arrivée d'un nouveau maître après ce qui s'est passé.

— Sans doute, dit M^{me} Herrison d'un air distrait. A propos, les pauvres ont commencé à affluer ici... Voulez-vous, pendant que j'y pense, faire des bons pour le boulanger et le boucher ? J'aimerais aussi à voir quelques fleurs dans ces jardinières, les pots de géranium qu'y a placés le jardinier sont absurdemment choisis... Cela ne vous fatiguera pas ? ajouta-t-elle poliment.

— Oh ! comment serais-je fatiguée ? La promenade en voiture a été charmante, et le poney s'est très bien comporté... Vous savez d'ailleurs combien j'aime à arranger les fleurs...

Elle sortit, prit un chapeau à M^{me} Herrison, demeuré dans le vestibule depuis l'année précédente, et, ayant enfilé de grands gants de peau épaisse, commença sa moisson. M^{me} Herrison la voyait passer de temps à autre et s'absorbait à la contempler.

— Non, elle n'est pas jolie, mais elle a du charme, murmura-t-elle, sans s'apercevoir qu'elle formulait sa pensée.

C'était vrai, cette taille souple et gracieuse, ce teint plus délicat qu'éclatant, ces traits un peu effacés, mais agréables, ce regard surtout, à la fois doux et ferme, si pur, si vrai, si confiant, et cependant indiquant tant de force, d'énergie et de patience, tout cela pouvait ne pas

frapper à première vue, mais attirait irrésistiblement et pour jamais la sympathie.

Maintenant qu'elle était seule, M^{me} Herrison ne se contraignait plus, et laissait un instant de côté le masque impassible qui déguisait si bien ses impressions. Une anxiété pénible contractait ses traits, des ombres et des lueurs passaient tour à tour dans son regard, vaguement attaché devant elle. Elle allait jouer le grand enjeu de sa vie, elle le savait, et elle n'était pas sûre du succès...

Le passé se représentait à elle en images successives et rapides, — le roman de sa jeunesse, très doux et très sincère jusqu'au jour où l'éternelle tentation était venue s'offrir à elle. L'écriture, parlant du juste, dit cette parole profonde : « Il a été éprouvé par l'or et trouvé parfait. » La richesse est encore la pierre de touche des caractères ; Dieu permet encore qu'elle serve d'épreuve suprême, et aujourd'hui comme autrefois, celui qui sait se montrer plus grand qu'elle est « trouvé parfait ». Que de vies morales sombrent sur cet écueil ! Que d'épaves sur cette mer de la fortune ! Car enfin, pour y flotter, il faut trop souvent se débarrasser de tout son lest : principes, probité, loyauté, honneur. Laure Herrison, elle aussi, avait succombé, et le prix dont elle avait payé ses millions, c'était sa dignité de jeune fille, c'était son cœur lui-même, et c'était encore son bonheur.

Elle avait mené une vie d'enivrement, de vanité, d'orgueil satisfait. Tous ses goûts avaient été comblés, elle avait cédé à toutes ses fantaisies, elle s'était vue enviée, elle avait dépassé toutes ses rivales, tenu partout le premier rang. Mais au fond de tout cela, il y avait une amertume dont elle ne pouvait s'empêcher de goûter l'âcre saveur, une blessure dont rien n'endormait complètement les élancements ; elle se sentait plus haute que ce devant quoi elle avait fléchi, et elle éprouvait ce cruel mépris d'elle-même qui est la torture des âmes nativement nobles et délicates.

Car enfin, sous quelque nom qu'elle cherchât à déguiser ce qu'elle avait fait, elle s'était vendue, et elle en avait la conscience amère. Alors qu'elle avait engagé son cœur et à peu près sa parole à Hubert de Sommerives, elle avait placé en regard la vie de luxe qui s'offrait à elle et l'existence modeste qui tout à coup lui inspirait de l'effroi, et elle s'était unie à un homme qu'elle ne pouvait ni aimer ni à peine estimer, car il ne possédait guère d'autres qualités qu'une vulgaire probité commerciale ; n'est-ce pas là, en effet, se vendre pour un peu d'or ?

Maintenant, le passé semblait revenir dans ce cycle mystérieux qui, pourtant, ne ramène guère deux fois les mêmes événements et les

circonstances identiques. Elle retrouvait libre l'homme qu'elle avait aimé jadis, elle pouvait l'aimer de nouveau, et sentait que près de lui elle mènerait une existence plus noble, plus élevée, et réunirait ces deux jouissances qui, par une loi mystérieuse de compensation, ne vont pas toujours ensemble : le bonheur intime et la fortune. Mais Hubert lui pardonnerait-il jamais, et sentirait-il jamais, lui, l'amour ancien renaître de ses cendres ?

Elle cherchait avidement dans le passé ce qui pouvait lui donner quelque espoir. D'abord, il lui avait témoigné une rancune que, malgré sa politesse rigoureuse, il ne cherchait pas même à dissimuler. Puis, il avait paru oublier les choses amères, il était venu souvent chez elle, et avait repris par instants le ton d'intimité d'autrefois. Était-il possible qu'il restât insensible à son esprit, à sa beauté, aux avances qu'elle lui faisait ? Si un sentiment de dignité, inspiré par la différence des fortunes, l'avait seul éloigné, c'était à elle qu'il appartenait de parler la première, et elle saurait en saisir l'occasion... Mais était-ce seulement *cela* ? Ce cœur qu'elle avait jadis délaissé ne se serait-il pas avisé de se tourner ailleurs ? L'homme qui, jadis, avait été épris de tout ce qu'elle avait de brillant, n'avait-il pas pu, dans sa maturité, être attiré par un charme plus doux et plus voilé ? Cette jeune fille qui s'effaçait souvent, qui cachait instinctivement les trésors de son cœur et de son esprit, n'avait-il pas appris à l'aimer pendant que, vivant sous le même toit, il avait pu la voir chaque jour dans sa véritable sphère, dans le cadre qui faisait ressortir le plus infailliblement toutes ses douces vertus et sa grâce irrésistible ?

M^{me} Herrison était trop intelligente pour n'avoir pas deviné tout ce que pouvait être Nelly. Tout d'abord, par un de ces calculs presque instinctifs chez certaines femmes, elle l'avait attirée pour se faire valoir par le contraste ; mais elle n'avait pas tardé à comprendre que si, entre elles, toute comparaison était impossible, c'était une autre puissance, un autre charme qui, dans un ordre différent, pouvait rivaliser avec elle, et peut-être l'emporter.

On se demandera alors comment, dans de telles conditions, et alors que M^{me} Herrison ne pouvait éprouver pour Nelly aucun sentiment bienveillant, quoique leurs natures eussent des affinités secrètes, non comprises de l'une ni de l'autre, comment, dis-je, elle l'avait attirée près d'elle, alors qu'elle croyait avoir lieu de la redouter ?

Mais qui pourra jamais expliquer les motifs à la fois complexes et confus d'une femme qui n'a jamais mis de frein à ses idées et à ses caprices, et qui, d'autre part, évite instinctive-

ment de scruter ses mobiles et ses sentiments ?

Elle ne pouvait empêcher qu'Hubert ne la rencontrât. La situation particulière dans laquelle les plaçaient leurs relations d'affaires l'eût exigé à elle seule ; or, elle préférerait que cette entrevue eût lieu en sa présence. En outre, peut-être était-elle bien aise qu'Hubert constatât la bonté dont elle avait fait preuve en recueillant Nelly dans son isolement ; elle sentait vaguement que cet acte de compassion féminine devait peser dans la balance où il voyait ses qualités et ses défauts. Enfin, peut-être y avait-il à sa conduite un autre mobile, trop perfide celui-là pour qu'elle osât se l'avouer, même dans le secret de son cœur. Elle savait Hubert orgueilleux, très attaché à tous les préjugés sociaux et très sensible à l'opinion ; faire de Nelly une demoiselle de compagnie, n'était-ce pas dès lors établir entre eux une barrière qu'il ne songerait plus à franchir ?

Je le répète, il est dans l'essence de certaines passions d'être féroce et égoïste et, au fond même des natures originellement hautes, mille petites perfidies, mille raffinements de méchanceté peuvent surgir lorsqu'on s'est accoutumé à ne voir en ce monde que soi, et à se préférer toujours et en tout aux autres.

Et, bien que, encore une fois, M^{me} Herrison ne s'avouât pas des idées et des motifs qui, regardés en face, lui eussent fait horreur, c'était peut-être le vague sentiment qu'elle trahissait Nelly qui glaçait ses rapports avec la jeune fille et qui lui causait souvent, malgré tout son empire sur elle-même, une sorte de remords se traduisant tantôt par une gêne involontaire, tantôt par une irritation mal contenue.

XXIII

Le domestique qu'on avait envoyé à cheval à la gare revint vers quatre heures et demie, rapportant la carte d'Hubert avec un mot au crayon.

Il exprimait ses regrets de ne pouvoir accepter le dîner de M^{me} Herrison, éprouvant une grande hâte de revoir la Feuilleraie et une vive émotion à l'idée de s'y trouver seul ; mais, dans la soirée, il aurait l'honneur de se rendre à Granlieu.

Le désappointement de M^{me} Herrison ne fut donc que relatif ; quant à Nelly, elle ne se demanda même pas si elle en éprouvait un : elle était résolue à vivre en dehors d'elle-même et à ne tenir compte d'aucune des impressions qu'elle pourrait éprouver, sauf en ce qui concernait le désir très généreux du bonheur d'Hubert.

D'ailleurs, ce n'était pas à elle qu'elle eût naturellement pensé en ce moment ; elle son-

geait surtout au sort des ouvriers de la fabrique, et elle éprouvait une impatience douloureuse d'en parler avec son cousin, tout en comprenant qu'une question si importante ne pouvait se traiter si promptement, et que la seule et faible chance qu'eussent ses protégés était dans les réflexions d'Hubert, dans l'impression que lui causerait l'angoisse de toute cette population ; or tout cela demandait un peu de temps, elle le sentait et se mettait en garde contre son anxiété même.

Ni M^{me} Herrison ni elle ne firent honneur au repas, d'ailleurs très simple, qu'on leur servit de bonne heure. Elles revinrent dans la bibliothèque, où il faisait grand jour. Le soleil s'abaissait, teintant le ciel de lueurs chaudes et de nuances délicates, et pailletant la rivière d'étincelles. Le parfum des fleurs était plus pénétrant, une brume très légère atténuait les arêtes vives du paysage, et l'aspect du parc était à cette heure, particulièrement poétique.

M^{me} Herrison avait pris un livre, mais son esprit errait bien loin des pages qu'elle tournait machinalement. Nelly s'occupait à un ouvrage de crochet ; peut-être le mouvement de ses doigts, agités par une attente un peu nerveuse, était-il plus rapide qu'à l'ordinaire, mais son attitude était parfaitement tranquille, et ses yeux, lorsqu'ils se levaient vers la fenêtre, étaient remplis de cette sérénité plus haute que la joie, et plus inébranlable aussi, dont elle essayait depuis de longs mois le mystérieux exercice.

L'air était si calme et le silence si complet, que tout bruit devait être perçu de loin. Le pas d'un cheval résonna sur la route, d'abord sourdement, puis se rapprocha avec rapidité.

Les regards des deux femmes se rencontrèrent, celui de Nelly ému, celui de M^{me} Herrison curieux et perçant.

— C'est M. de Sommerives, dit-elle d'un ton dont le calme n'aurait pas laissé soupçonner l'agitation de son cœur.

— Pauvre Hubert ! son arrivée a dû être si triste ! murmura Nelly.

M^{me} Herrison leva les épaules avec un mouvement d'impatience.

— Vous exagérez peut-être les impressions de M. de Sommerives, dit-elle un peu sèchement. Il a peu connu ses parents, et quelque sincères que soient ses regrets, ils ne sauraient égaler les vôtres.

Nelly tressaillit et la regarda avec étonnement. Il y avait dans le ton de ces paroles une pointe d'aigreur qu'on ne pouvait méconnaître. Elle réfléchit un instant, et trouva qu'après tout M^{me} Herrison avait raison.

— C'est vrai, je m'exagère sans doute ce qu'a pu éprouver Hubert, dit-elle lentement. Il les a très peu connus...

Mais elle se sentit triste de penser que son illusion était perdue, que personne ne pouvait partager son chagrin, ni surtout donner le même tribut de regrets à ceux qu'elle avait tant chéris.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça : « M. de Sommerives, » avec la même tranquillité que si Hubert avait quitté Granlien la veille, et n'avait pas parcouru des mondes pour revenir peut-être trouver dans ce village perdu le mot de sa vie.

C'est souvent lorsque l'âme est le plus émue que les paroles sont le plus banales, et cette banalité même sauve l'embarras des situations difficiles.

Le ton de M^{me} Herrison était simplement aimable et cordial lorsqu'elle demanda à Hubert des nouvelles de sa santé et de son voyage, exprimant le regret qu'il n'eût pas accepté son invitation. Elle parlait beaucoup, tellement qu'il se passa quelques instants avant qu'il pût adresser la parole à Nelly.

— Et vous, chère cousine, dit-il enfin, se tournant vers la jeune fille, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais toujours tranquille, combien vous avez souffert en cette année d'absence ! Quand on se sépare, on ne sait pas ce que le temps peut amener de changements terribles et complets...

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes : il y avait dans la voix d'Hubert quelque chose de profond et d'ému qui lui allait au cœur.

— Je suis trop attristé ce soir, ajouta-t-il, je sens trop vivement les contrastes qui existent entre ma joyeuse arrivée de l'année dernière, et mon entrée solitaire à la Feuilleraie, pour pouvoir vous parler de ce que j'éprouve. Nous aurons à traiter des questions de tout genre, en dehors des tristes récits dont je suis avide... Mais je ne vous ai pas encore remerciée, madame, reprit-il, s'adressant à M^{me} Herrison, de la pensée vraiment touchante, vraiment féminine, qui vous a portée vers Nelly... C'a été pour moi un soulagement infini de la savoir près de vous... Une catastrophe que, grâce au ciel, je me reconnais le pouvoir comme le droit de réparer dans ses désastres matériels, et d'autre part une générosité absolument oublieuse de ses intérêts, l'avaient placée dans une situation qui, sans vous, m'aurait cruellement inquiété...

— Je n'ai rien fait qui mérite des remerciements... M^{lle} Dayre m'a toujours inspiré de la sympathie, elle vous était alliée, l'idée de l'inviter à me rejoindre m'est venue tout naturellement, et j'y ai trouvé moi-même une vive satisfaction...

La nuit tombait, on apporta des lampes. Nelly parlait peu : elle ne songeait même pas à dis-

puter à M^{me} Herrison l'attention d'Hubert. Cependant, les efforts de la jeune femme restaient vains dans une certaine mesure. Bien qu'elle cherchât à entrer dans les idées de son hôte et à suivre ses impressions, parlant tour à tour de la Feuilleraie et de ses anciens habitants, de la mission scientifique, etc.; il restait visiblement préoccupé, et, malgré son habitude du monde et son empire sur lui-même, il était distrait et attachait sur Nelly des regards pleins d'inquiétude. Au bout d'une demi-heure, il se leva pour partir. Il accepta l'invitation que lui adressa M^{me} Herrison pour le lendemain, et s'inclina avec un remerciement lorsqu'elle lui offrit de venir de bonne heure, dans le cas où il aurait à parler à Nelly des affaires de la fabrique.

Il était à peine neuf heures lorsqu'il partit. M^{me} Herrison échangea quelques paroles banales avec la jeune fille, murmura que M. de Sommerives semblait fatigué, puis prit un livre et sembla s'absorber dans sa lecture; Nelly se rapprocha de la lampe, travaillant toujours activement à son ouvrage de crochet. La pensée d'une entrevue d'affaires avec Hubert lui causait une excessive angoisse, et pourtant elle avait hâte de voir régler la question de la fabrique, qui lui tenait tellement au cœur. Tout en agitant fébrilement son crochet, elle cherchait les arguments qu'elle pourrait faire valoir en faveur de ses chers ouvriers, et se préparait à répondre aux objections et aux refus quelle redoutait.

A dix heures, on apporta le thé. Nelly se leva et en servit une tasse à M^{me} Herrison; c'était un des soins qu'elle avait assumés. La jeune femme lui parla d'emplettes qu'elle désirait faire à la ville voisine le lendemain.

— J'aimerais beaucoup partir avant le déjeuner; voulez-vous être prête à neuf heures, nous prendrons le panier, et nous ferons le voyage rapidement... Peut-être dans la journée me déciderai-je à faire une ou deux visites.

Nelly se sentit déçue : elle avait pensé qu'Hubert viendrait dans la matinée, et que l'anxiété de l'attente dont elle souffrait si vivement aurait enfin un terme.

— Avez-vous besoin de moi demain matin ? demanda-t-elle avec le vague espoir que M^{me} Herrison la devinerait et la dispenserait du voyage.

— Absolument besoin : je veux acheter des étoffes pour habiller les enfants de l'asile, et vous seule pouvez me donner, à cet égard, les indications nécessaires... A neuf heures, n'est-ce pas ? Bonne nuit, je me sens fatiguée, et je crois que je vais m'endormir très vite...

Dormit-elle ? Nelly ne songea même pas à se le demander; ses préoccupations personnelles l'inquiétaient trop. Elle ne sentait, elle,

aucun besoin de repos, et elle s'assit près de sa fenêtre ouverte, plongeant son regard dans les tranquilles profondeurs de l'horizon. La nuit était belle et calme; il n'y avait pas de lune, mais les étoiles étaient si brillantes qu'on distinguait à leur clarté les massifs du parc, la rivière, les collines arrondies, et, à droite, les maisons du village, surmontées du clocher de l'église et de la cheminée de la fabrique, — symbole du double élément vital de ceux qui reposaient à leur ombre : la prière et le travail.

Nelly avait oublié en ce moment tout ce qui concernait son avenir; elle ne songeait plus à se demander si Hubert épouserait M^{me} Herrison et si elle serait obligée de chercher un autre abri. Non, il n'y avait dans ses pensées aucune parcelle d'égoïsme; elle ne songeait qu'à la décision qui allait ôter ou rendre la sécurité à quelques centaines de pauvres gens. Elle joignait les mains et pria silencieusement pour eux... Dieu change les cœurs quand il lui plaît; il pouvait inspirer à Hubert des idées plus hautes que son orgueil de race, il pouvait éclairer à ses yeux la beauté d'une tâche remplie, d'un bien réalisé... Du bien! Comme un homme jeune, intelligent et actif, pouvait en faire dans ce milieu si humble! Si Hubert gardait la fabrique et épousait Laure Herrison, il pouvait accomplir de vrais miracles à l'aide de cette fortune.

N'importe où elle serait, Nelly sentait que la pensée du bonheur de ce petit village la consolait et l'encouragerait puissamment... Et dans le silence solennel de cette nuit paisible et lumineuse, son cœur s'éleva de plus en plus haut... Il lui semblait vaguement qu'elle était un peu l'ange gardien de tous ceux qui dormaient, là-bas dans les chaumières, et peut-

être aussi du maître de Sommerives... Ses mains se joignirent lentement, avec ferveur, et, ses yeux cherchant des profondeurs célestes au delà des étoiles brillantes, elle pria...

— O Dieu, je suis si peu de chose et je puis si peu! Qu'est-ce que l'heure fugitive de bonheur que je pourrais goûter ici-bas? Mon âme l'a souhaitée cependant, mais je vous l'offre, osant vous demander un échange... Que j'erre, seule et triste, où vous voudrez, mais que tous ces pauvres gens demeurent dans ce lieu qu'ils aiment, à l'ombre de leur église, trouvant leur pain quotidien dans le travail auquel ils sont accoutumés!... Et qu'Hubert soit en ce monde un homme utile et un homme heureux... Développez, ô Dieu, la noblesse de son cœur, menez-le vers le devoir que vous lui avez choisi, rapprochez-le de vous par le sacrifice de son orgueil et par l'exercice de la charité... Et si son cœur cherche une compagne, ranimez en elle le filon d'amour qu'elle laisse se dessécher, rendez-la digne de lui, qu'elle ne soit jamais un obstacle à cette marche vers vous qui est notre instinct, notre devoir et notre bonheur, dès ici-bas!...

Des larmes tombaient lentement de ses yeux sur ses mains jointes, qu'elle serrait l'une contre l'autre dans l'ardeur de sa prière. Elle les essuya : ne voilaient-elles pas l'éclat du ciel étoilé? Quand elle se leva enfin, à une heure avancée de la nuit, elle était étrangement calme, et se sentait prête à affronter les émotions comme les événements; il y a une force mystérieuse, incomparable, dans l'oubli de soi.

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)

LES ROSES DE NAZARETH

(IMITÉ D'UNE POÉSIE DE PLESCHTCHIEFF)

*L'Enfant Jésus avait un très joli jardin
Qu'il se plaisait à cultiver lui-même.
De beaux rosiers ce parterre était plein
Et, chaque jour, dès l'aube du matin,
Le doux enfant de sa mignonne main,
Les arrosait avec un soin extrême.
Il projetait, quand la belle saison
Aurait ouvert les fleurs fraîches écloses,
De couronner son front de guirlandes de roses.*

*Lorsque le temps vint de la floraison,
Il invita dans son humble maison
Tous les petits Hébreux du voisinage
Qui, sans ménagements, comme on fait à cet âge,
Mirent le jardin au pillage.
Des fleurs et des boutons ce fut un tel carnage
Qu'on n'en laissa point pour Jésus.
Des bambins la joie était grande,
Pourtant, craignant la réprimande,
Ils prirent tous un air confus*

*Et dirent : « Maintenant, ami, tu n'auras plus
« De quoi te faire une guirlande;
« Nous t'avons dépouillé. » — « N'en ayez point
[souci, »*

*Reprit en souriant Jésus. « C'est bien ainsi.
« Si mes roses sont dévastées,
« Il me suffira, pour ma part,
« Des épines qui sont restées. »*

*Et, comme un feu soudain brillait dans son re-
[gard,
D'obéir à sa voix les enfants s'empressèrent.
S'étant baissés, ils ramassèrent
Les épines; puis, les tressant,
Firent une couronne.*

*Et, quand elle fut prête,
Jésus, calme, la mit sur son front innocent.
Et d'un éclat resplendissant
On vit, au lieu de fleurs, sur sa charmante tête
Rayonner des gouttes de sang.*

Paul COLLIN.

DERNIÈRE PENSÉE

PREMIÈRE PARTIE

DEUX CŒURS

I



E matin de mars, la ville de Nice, toute à la fièvre des grandes fêtes de son carnaval, qui allaient commencer dans quatre jours, s'éveilla avec la surprise d'une émotion inattendue.

Les premiers flâneurs descendus dans les rues pour y savourer les caresses d'une matinée radieuse, avaient tôt fait de répandre la nouvelle aux quatre vents du ciel,

jusque dans les plus lointains carrefours de la Croix-de-Marbre et de Carabacel, par delà Sainte-Réparate et Riquier.

Aussi, dès huit heures, y avait-il foule encombrante, sur les voies de toutes dimensions, et cet afflux de la population se portait-il en masse au bord de la mer. La promenade des Anglais, le quai du Midi, les terrasses de Rouba-Capeù, le vieux port, les côtes du château, regorgeaient de monde. Nice, qui compte 30,000 habitants en été, 100,000 dans la saison, les avait tous jetés sur la lisière de ses flots bleus.

Le fait est que le spectacle méritait intérêt.

On n'en avait jamais vu de pareil.

Il s'agissait, en effet, d'une démonstration navale du plus majestueux aspect.

L'escadre de la Méditerranée, forte en ce moment de dix cuirassés, de quatre croiseurs et de huit torpilleurs, simulait une attaque de Nice par mer, attaque précédée d'un bombardement général de la côte.

La manœuvre, fort habilement exécutée, comportait surprise de la garnison. Et, sous ce rapport, le programme avait été entièrement rempli. La garnison était tout ce qu'il y a de plus « surprise ». Depuis cinq heures, moment où les premières fumées des cuirassés s'étaient montrées à l'horizon, le général commandant la place n'avait cessé de lancer dépêches sur dépêches, appelant à la rescousse régiments et bataillons épars à droite et à gauche dans la montagne, de Vence au

Var et de la Turbie à Vintimille. Présentement, — huit heures, — à une agression représentant une force de 20,000 assaillants, le pauvre homme ne pouvait guère opposer que 5,500 combattants, parmi lesquels 3,000 hommes de la garnison de Nice.

Ces 5,500 sacrifiés couraient dans tous les sens, au pas de charge, traversant la ville au son du tambour et du clairon. Le château était parvenu, tant bien que mal, à installer sur ses terrasses une batterie de campagne pour répondre au feu des terribles pièces de marine. On assurait qu'une seconde batterie s'installait à la Réserve, et que, d'autre part, Villefranche allait, par un tir oblique, du haut des pentes de Saint-Jean, gêner considérablement celui de l'escadre. Enfin, du côté de Saint-Maurice, un escadron d'artillerie montée se disposait à recevoir vigoureusement les embarcations du corps de débarquement, s'il se produisait.

C'étaient là les propos optimistes. La vérité était que le pauvre général Pavène était aux mains de son adversaire, le vice-amiral Gaudin, et que Nice, ville ouverte, incapable d'une défense sérieuse, était prise avant d'être attaquée.

Mais tout cela n'empêchait point la foule de prendre le plus vif plaisir à l'événement et d'interpréter à sa façon, de traduire par ses commentaires les événements divers auxquels le simulacre donnait lieu.

Il y avait toute une grappe humaine suspendue aux degrés de l'escalier et au parapet du pont des Anges, à l'entour du Gnomon qui se dresse en cet endroit. Et, avec cet inexprimable accent local qui fait du Niçard quelque chose d'aussi désagréable que le Marseillais, le Toulousain, l'Agenois ou le Bordelais, les curieux échangeaient leurs réflexions.

— Tout de même, Baptistin, que si c'était pour de bon, ça ne serait pas drôle.

— Té! On se cavalerait dans la montagne, pardi!

— Alors, tu crois que la troupe, elle, pourra tout de même empêcher le débarquement?

— Oh! pour ça, je ne l'ai pas dit, vu que je n'en sais rien. Seulement, je pense que des soldats, ça vaut bien des marins, à l'occasion.

— Mais un soldat ne vaut pas trois marins, pitchoun, ni même cinq.

— Si tu en dis tant, c'est certain que tu auras raison.

A la hauteur du cercle de la Méditerranée, assis sur des chaises louées, se tenaient les

représentants de l'aristocratie aussi bien niçoise qu'étrangère. Cette aristocratie du cru ne diffère aucunement de la plèbe sous le rapport de l'accent. Au besoin, elle renchérirait. Aussi éprouve-t-on une véritable satisfaction, un repos du tympan, à écouter, çà et là, quelque pure prononciation du Nord.

Dans un groupe assez compact de dames et de messieurs, où l'on patoisait ferme, quant à l'organe, une jeune fille et un vieillard attirèrent l'attention par l'élégance de leur diction, aussi bien que par la beauté éclatante de la jeune fille et la grâce hautaine du vieillard.

D'ailleurs, la jeune personne ne se mêlait que très sobrement aux conversations d'alentour. C'était surtout avec son père qu'elle s'entretenait.

— Mais, vois donc, vois donc, père! Voilà tous les vaisseaux en ligne, maintenant.

Le tableau, en effet, devenait saisissant.

L'ensemble des vaisseaux surgissait en une ligne brisée sur l'horizon. Ils venaient de l'avant, projetant leurs masses en raccourci, et les spectateurs de la terre les voyaient de face, prenant ainsi les mâts l'un par l'autre. Cuirassés et croiseurs s'avançaient, se couvrant de la fumée de leurs cheminées comme d'un voile colossal montant entre le bleu du ciel et le bleu de la mer.

— Hé! hé! Paraît que ça devient sérieux, plaisanta l'un des Niçois distingués de l'entourage du vieux monsieur et de sa fille.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire? demanda un autre.

— Parbleu! vous allez bien le voir, Rochetterre, répliqua un troisième.

En ce moment, les cuirassés, arrivés à trois kilomètres environ de la côte, procédèrent à une manœuvre superbe d'exactitude et de symétrie.

Le premier d'entre eux sur la gauche de la ligne, le *Formidable*, présentant le flanc à tribord, envoya sa bordée de vingt-cinq pièces, y comprenant celles des tourelles. Puis, virant de bord, il fit feu des pièces de retraite, et, enfin, de celles de bâbord. Après quoi, forçant de vapeur, il alla se placer en seconde ligne à deux kilomètres en arrière.

En quelques minutes, le second, puis le troisième, puis toute la ligne des vaisseaux, évoluant de la même manière, eurent envoyé toutes leurs bordées sur Nice sans défense, qui ripostait pitoyablement à l'aide de la pauvre batterie du château.

Soixante coups de canon par vaisseau, cela faisait six cents projectiles envoyés en moins de vingt minutes sur la malheureuse ville.

A terre, la population était frémissante.

Le spectacle, grandiose et inattendu, la ter-

rorisait. Elle avait l'illusion du réel. Il lui semblait que c'était là, non un jeu, mais un bombardement effectif.

De fait, les nerfs participaient autant que l'imagination à ce trouble, à cette surexcitation.

Car, l'air secoué par cette commotion insolite, vibra en de formidables remous et les ondes sonores apportaient les longues traînées de ces tonnerres éclatant au large. Le vent, qui soufflait du Sud, épandait dans l'atmosphère l'odeur de la poudre. Bruits et senteurs, tout le fantôme de la guerre éparpillait ses épouvantes de l'ouïe et de l'odorat, en même temps que les spectres de la vision vêtus de leurs nuages gris. Une trépidation continue roulait au-dessus des vagues, au-dessus des têtes, et, par les sens violentés, pénétrait les cœurs, imprégnait les esprits.

Dans le groupe populaire où pérorait Baptistin, au pied du Gnomon, il s'était fait un mouvement de recul. La peur donnait vie à cette apparence.

— Pécaïré! fit le Niçois d'une voix un peu rauque, tout de même, si c'était pour de bon!

Parbleu! il n'aurait pas fallu beaucoup insister pour le leur faire croire.

Une sonnerie alerte et fringante vint secouer cette impression maladive. La foule retrouva confiance et verve.

— Té! s'écria M. de Rochetterre, sur la terrasse, enfin voilà de la troupe pour répondre.

Et, bigre de bigre, c'est ce brave de Malaterra qui passe, le premier commandant de l'armée française!

Et l'assistance soulagée, électrisée, de jeter un long vivat.

— Vive le commandant Malaterra! Vivent les petits chasseurs!

Tout un bataillon, — effectif de guerre, — 1,000 hommes environ, défilait au pas gymnastique, clairon sonnait, sous la conduite de son commandant, M. de Malaterra, un Corse, splendide gars, magnifique officier, qui justifiait amplement, par la mine, ce renom de « premier commandant de l'armée française ».

Les « vitriers » allaient, avec un entrain superbe, prendre position à Sainte-Hélène. Ne venait-on pas de voir ce coquin de *Caïman* détacher brusquement ses embarcations, chaloupe à vapeur en tête? Ah! de ça, par exemple, il n'en fallait pas. Le jeu du bombardement, passe! puisqu'on ne peut pas, avec des pièces de 80 m/m empêcher une escadre de vous canonner à six kilomètres de portée. Mais, quant à laisser les marins venir faire les soldats à terre, oh! non, non, non! Le commandant Malaterra allait leur montrer comment il gobait cette mauvaise plaisanterie.

Aussi le passage du « bataillon noir » fut-il

salué de longues acclamations, se continuant dans toute la profondeur de la promenade des Anglais. Et le clairon sonnait, courant toujours, au pas gymnastique, égrenant ses notes claires sur le ruban de la route, sur la frange des galets, dans les jardins coquets des villas de plus en plus clairsemées.

— Voyez donc, père, voyez donc! s'écria pour la seconde fois M^{lle} Denise Amart, en étendant la main vers l'horizon.

L'escadre, après s'être retirée de deux kilomètres en arrière, revenait vers la côte en deux lignes menaçantes. On put voir l'un des cuirassés, forçant de vapeur, couper obliquement sa route et se diriger vers le vieux port. Ce n'était qu'un trompe-l'œil, une manœuvre destinée à donner le change aux défenseurs de la place.

En effet, tandis que la batterie du Château et celle de la Réserve, cette fois à la portée voulue, engageait avec le *Courbet* un combat d'artillerie à peu près inoffensif pour le cuirassé, celui-ci, sans se soucier autrement des furieux transports des pièces de 80 m/m démasquait une seconde colonne de débarquement.

De la côte, les clameurs jaillirent, assourdissantes, avec cette spontanéité d'impressions que les Méridionaux ne savent pas contenir.

— Ah! les gueux! C'était donc ça qu'ils préparaient! Mais c'est pas de jeu! C'est un coup de traîtres! Les voilà qui viennent, et il n'y a pas un soldat pour les empêcher. Malaterra est trop loin, cette fois.

Dans le groupe de Baptistin, une voix s'éleva toute décolorée par l'émotion :

— Pas moins, pitchounets, que nous sommes flambés tout de même. Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse? Des gens qui ne vous préviennent seulement pas de leur arrivée!

Le gros de la foule, obéissant à l'instinct, abandonnait les abords de la grève et de la promenade des Anglais, devant cette menace de débarquement fictif, pour refluer sur le Jardin Public et la place Masséna.

Quant au groupe aristocratique du Cercle de la Méditerranée, il demeurait ferme au poste, comme les sénateurs romains, attendant sur leurs chaises curules la venue des Gaulois, vainqueurs à l'Allia.

M. et M^{lle} Amart s'entretenaient discrètement. Denise paraissait fort émue.

— Eh bien, fillette, demanda gaiement le vieillard, il me semble que tu prends un vif intérêt à ce spectacle?

Elle répondit sans dissimulation, d'un accent que le trouble éteignait un peu :

— Oh! oui, père! C'est tellement beau!

Pendant ce temps, les embarcations de débarquement s'avançaient. A cinquante mètres

de la côte, elles rompirent leurs remorques, et, suivant leur erre, vinrent, toutes ensemble, aborder de front.

On vit les matelots se dresser, les fusils s'aligner, et, à terre, un long murmure de terreur courut devant ce nouveau simulacre. Les feux de salve successifs dominèrent de leurs crépitements les rumeurs de la foule, et chaloupes et canots rangeant la côte, les marins s'élancèrent, baïonnette en avant.

Des rampes du château, trois compagnies de la ligne accouraient, essouffées.

Sur un ordre du commandant du corps de débarquement, une aile de la colonne se porta au-devant des pantalons rouges. Elle leur ferma le passage de la place Masséna et du quai du Midi, coupant en deux la garnison.

La ville était prise.

Un drapeau blanc surgit sur la terrasse du château. La garnison capitulait. Alors, la foule, délivrée désormais de l'illusion d'optique et du cauchemar de la guerre, se mit à acclamer les vainqueurs.

— Vive la marine! Vivent les marins français!

C'est une chose remarquable combien dans cette population d'annexés, qui ne compte que trente ans de fidélité suspecte à la France, ce nom de « Français » n'évoque encore que des sentiments hostiles.

Sous ce rapport, la présente démonstration avait, à coup sûr, son utilité.

La reddition consommée, bien que, là-bas, du côté de Sainte-Hélène, la fusillade crépitât encore, la colonne des marins se rangeait en ligne, l'arme au pied, le long de la promenade des Anglais.

Un détachement vint se placer juste en face du Cercle de la Méditerranée.

Les hommes qui le composaient, presque tous grands et solidement bâtis, avaient le type doux et fier du septentrion. C'étaient, sans nul doute, des gars de Bretagne, Etélois, Morbihannais, Grésillons, Capistes, Cornouaillais et Léonais. A leur tête, un jeune lieutenant de vaisseau, la jugulaire au menton, s'appuyait des deux mains sur la poignée de son sabre, pendant au ceinturon plus lâche.

Il était de haute taille. Le visage rasé, à l'exception des favoris courts, avait les reliefs puissants des médailles antiques. Les yeux vert de mer regardaient devant lui, profondément, franchement. Celui-là aussi était du Nord.

Or, placé comme il l'était, l'officier avait juste en face de lui Denise Amart.

Que ceux qui nient les affinités secrètes du cœur essaient seulement de constater ce que peut produire la rencontre de deux regards humains chargés de sympathies latentes?

Ils ne se connaissaient point, ce jeune homme de vingt-huit ans, cette jeune fille de vingt-deux environ. Et, pourtant, du premier coup d'œil, sous leur première rougeur, ils lurent, l'un dans l'autre, le mutuel aveu de leurs cœurs.

Ce fut, pendant les courtes minutes que dura ce tête-à-tête, un rapide, mais profond échange de sentiments et de pensées. Et ce fut presque sans le vouloir que Robert de Prébanec et Denise Amart se dirent, sans paroles, l'un à l'autre qu'ils s'aimaient soudainement et pour toujours.

Un événement attendu vint rompre cet exquis silence.

Le commandant de Malaterra ramenait ses francs petits chasseurs vaincus.

En arrivant à la hauteur du peloton, l'officier aperçut le lieutenant de vaisseau.

Aussitôt, ramenant son cheval, il commanda « halte ! » au bataillon, et venant droit à l'officier, auquel il tendit la main :

— Parbleu ! — s'écria-t-il gaiement, — voilà qui m'atténue considérablement les hontes de la capitulation ! — Ah ! ça, Prébanec, je suppose que vous êtes mon hôte ce soir ?

L'officier de marine sourit :

— Pas ce soir, mon commandant, répliquait-il. Nous ne faisons que prendre livraison de la ville, et je suis de garde cette nuit... Mais, quand nous aurons pris Villefranche...

— Et quand prenez-vous Villefranche, malheur ? s'exclama le premier chef de bataillon de l'armée française.

— Mais... dame ! Ce soir, je suppose.

— Morbleu ! gronda encore le commandant de chasseurs, vous allez bien, vous autres ! Nice pour déjeuner, Villefranche pour souper, vous ne vous refusez rien, je vois. Et quand je pense qu'il y a trois jours que nous avertissons Pavène, un singulier nom pour un général ! de se garder du côté de la mer.

Il souleva son képi et s'épongea le front.

— Tenez ! moi, tel que vous me voyez, il m'a envoyé avec mes mille hommes, à Saint-Maurice, pour arrêter votre *Catman*. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, vous, Prébanec ?

Le lieutenant de vaisseau se mit à rire.

— D'abord, faut-il que je sache ce que vous avez fait.

— Eh bien ! Mes hommes avaient dix cartouches de tir chacun. J'ai ordonné feux de salve, d'abord, puis, feu à volonté sur le *Catman*. Le *Catman* était à deux bons milles et j'avais fait prendre la hausse à douze cents mètres. Hein ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il parlait à très haute voix, le commandant Malaterra. Un rire homérique gagna du lieutenant de vaisseau, de proche en proche ses

hommes, puis ceux des autres pelotons, en même temps que la galerie civile qui dominait les chaises et les terrasses.

— Bravo, Malaterra ! cria M. de Rocheterre debout sur un banc de bois.

Le commandant se retourna pour le saluer de la main. Le cheval fit demi-tour, ce qui démasqua M^{lle} Amart et lui permit d'échanger un nouveau regard avec Robert de Prébanec.

Mais, au même instant, un commandement au sifflet retentit. Le capitaine de vaisseau Hoëlgat rassemblait ses hommes.

— Au revoir, Prébanec, après la prise de Villefranche ! cria Malaterra au lieutenant de vaisseau, avec un geste amical.

Et il ordonna à ses officiers :

— Ça, nous autres, déblayons, et vivement ! Pas gymnastique.

Les clairons sonnèrent, et le bataillon, portant les armes devant les marins, défila rapidement pour laisser la place aux manœuvres de ceux-ci.

Alors, au moment de quitter la place, Robert de Prébanec ne put retenir un long soupir. Et, comme il avait mis le sabre à la main pour transmettre ses ordres, sans trop réfléchir à ce qu'il faisait, il inclina la pointe jusqu'à terre pour saluer Denise. Le visage de la jeune fille s'empourpra ; un adorable sourire indiqua au jeune homme qu'on l'avait compris.

II

Du landau dans lequel Denise et son père avaient pris place, les mains de fée d'Elisa avaient fait un véritable nid.

Caisse et roues, couronnement et siège disparaissaient, en effet, sous un épais capiton de violettes, piquées de camélias panachés rose et blanc, qui répandaient dans l'atmosphère un peu lourde et comme saupoudrée de poussière d'or, leur parfum discret, mais capiteux.

Deux grosses pyramides des mêmes fleurs remplaçaient les lanternes, et des guirlandes, aussi légères que les broderies de Yédo, s'enroulaient gracieusement autour des harnais, serpentaient le long du manche du fouet de Léon, le cocher, pour aller s'épanouir à la mèche en un bouquet minuscule.

C'était peut-être un peu uniforme, un peu monotone d'aspect, mais d'une telle fraîcheur, d'un goût si distingué, d'une si aristocratique élégance, que les passants ne pouvaient s'empêcher d'admirer et d'applaudir, non sans supputer le prix exorbitant qu'avait dû coûter une pareille fantaisie décorative.

Denise jouissait à peine de ce succès. Elle demeurait même insensible aux murmures

flatteurs que sa triomphante beauté soulevait sur son passage. Mais le père les entendait, lui, et son cœur se gonflait de joie et d'orgueil. Quelque chose pourtant atténuait l'intime exultation du vieillard. Sa fille paraissait soucieuse et préoccupée. Son babil accoutumé s'était comme figé sur ses lèvres. Couchée sur le tapis de peluche garnissant le fond de la voiture et dont la nuance vieil or se mariait harmonieusement avec le violet des bordures de fleurs, elle semblait se concentrer en elle-même, indifférente à tout le reste.

Et M. Amart se demandait quelle pouvait être la cause de cette morosité de sa fille.

Peut-être l'eût-il devinée si, père moins aveugle, il se fût rappelé certains incidents de la veille.

Car, la veille, sur l'avenue de la Gare, le commandant de Malatterra, de belle humeur à la suite d'un succulent déjeuner au *London-House*, avait présenté au père et à la fille le lieutenant de vaisseau Robert de Prébanec, accompagné de son jeune frère Jean, élève des Pères Maristes de la Seyne, exceptionnellement en congé, grâce au passage de l'officier dans la région.

Cependant les équipages défilaient. Léon avait été contraint, pour gagner la Promenade des Anglais, de faire un long détour par le quai du Midi et le pont des Anges.

A la hauteur du Méridien, en face du Jardin Public, il fut contraint de s'arrêter devant un véritable rempart de voitures et de piétons. Les gendarmes à cheval, les agents de police et les soldats de planton, avaient toutes les peines du monde à contenir la marée humaine incessamment grossissante. Vainement, les délégués du Comité des fêtes, la boutonnière ornée des insignes de leurs fonctions, exhortaient-ils la foule impatiente au calme et à l'ordre, le flot poussait le flot, débordant par les intervalles du cordon policier et menaçant, à tout moment, de rompre les barrières sous son effort.

En un clin d'œil, le landau fut comme enlisé au milieu de cette cohue grouillante et murmurante. Les chevaux, frôlés, pressés de toutes parts, devenaient inquiets et ombrageux. Ils renâclaient et pointaient les oreilles. Léon avait grand mal à maîtriser leur mauvaise humeur, manifestée par des reniflements bruyants, des frémissements de croupe et de coups de sabots, précurseurs de ruades, avant-coureurs fâcheux d'emballements. La sueur commençait à rayer de son écume blanche les flancs fumants des nobles bêtes. Et chaque mouvement nerveux de leurs têtes fines, aspergeait la foule d'une salive épaisse secouée du mors.

A l'entour, la cohue, toujours imprudente et

folle, ne prêtait aucune attention à ces indices. Elle ne s'écartait même pas des sabots, et comme l'attelage n'avancait pas de plus d'un mètre par minute, des enfants se glissaient, téméraires et insensés, jusque sous le ventre des chevaux.

Bien qu'on ne fût encore qu'aux premiers jours de mars, la chaleur était déjà torride. Un aveuglant soleil, roulant dans une immensité implacablement bleue, dardait ses rayons d'aplomb sur la baie des Anges, pareille à une nappe de cuivre en fusion.

Les poitrines aspiraient péniblement l'air embrasé, la sueur perlait sur les fronts, mais l'attrait du plaisir attendu faisait oublier les désagréments du jour.

Les cris de joie et les éclats fusaient du sein de cette multitude ondulante et bariolée, où se confondaient toutes les nationalités, où se heurtaient tous les idiomes, et que dominaient une seule pensée, un seul désir : l'envie de s'amuser. C'était comme un concert un peu discordant d'allégresses, jurant presque avec l'enivrante poésie du cadre qui entourait le tableau. Plus bas, couverte en ce moment par la rumeur des hommes, la monotonie clapotante de la vague, éternelle sisyphes roulant ses galets, exhalait sa plainte, telle qu'une idée de maniaque revenant sans cesse identique, inexorable. La nature est trop artiste pour ne pas se complaire aux contrastes.

Deux heures !

Tout à coup, un flocon de fumée se détache de la crête du château, et un coup de canon, répercuté, là-bas, à l'Occident, par les Gorges de l'Estérel, fait trembler le sol.

Les chevaux, surpris, piaffent ou hennissent de frayeur, et un formidable hurrah sort des poitrines. C'est le signal. Les barrières tombent. Enfin !

Un mouvement en avant se produit dans les masses profondes qui se partagent en deux files compactes.

L'une longe la gauche de la Promenade, et se rue à l'assaut des tribunes établies sous les palmiers et les lauriers roses, en bordure de la mer ; l'autre, moins privilégiée, s'échelonne et s'écrase au pied des hôtels et des villas dont les murailles d'un blanc crû jettent aux yeux clignotants leur aveuglante réverbération.

En même temps, les voitures s'ébranlent sur la chaussée rendue plus libre. Les chevaux font tinter leurs gourmettes d'acier ; le sable crie sous les roues. Calèches, landaus, cabriolets, buggys, victorias, breacks, charrettes anglaises, s'élancent, en soulevant une poussière imprégnée de parfums de serre-chaude, sur la route où, dirigées par les commissaires, elles forment deux chapelets conti-

nus qui vont jusqu'à Magnan et reviennent en sens inverse sur leurs pas.

Vraiment, le spectacle est magique. Il faut l'avoir vu pour se faire une idée de sa splendeur. Tout contribue, d'ailleurs, à le rendre unique, incomparable : le soleil et la mer, les fleurs et les femmes. Et quel soleil ! Et quelle mer ! Ceux de Nice, de la côte enchantée où revit le Paradis terrestre. Et quelles fleurs ! Les plus rares, les plus riches en couleurs de l'Orient et de l'Occident. Et quelles femmes ! Les plus nobles, les plus belles, les plus élégantes des deux hémisphères, rivalisant de grâce et d'entrain, charmant la vue du contraste de leurs séductions, du luxe de leurs toilettes.

Cependant, Denise paraît s'animer. Son œil, vague et indifférent jusque-là, s'éclaire. Il fouille avidement les voitures qui croisent le landau. Une anxiété ou une espérance soulève irrégulièrement sa poitrine.

On passe entre le Cercle de la Méditerranée, dont la terrasse est noire de monde, et la tribune du jury. Corrects dans leurs habits noirs, attentifs au passage, les jurés sont debout, saluant les arrivants, se communiquant leurs impressions, attribuant déjà les prix représentés par les magnifiques bannières dont le resplendissant faisceau s'étale au-dessus de leurs têtes.

Au moment où passe le landau, un cri de surprise et d'admiration s'élève de la tribune, tandis qu'une salve d'applaudissements, qui a son écho parmi les invités du Cercle, retentit.

A qui s'adresse cette ovation ? Au landau, dont la décoration est vraiment une merveille florale, ou à l'incomparable jeune fille qui rayonne au milieu de ces fleurs, comme un diamant serti d'améthystes et de rubis ? A tous les deux peut-être ?

Quoi qu'il en soit, le résultat est le même. Le Président, le comte de Cessole, fait un signe et tend à Léon, qui l'assujettit à son siège, la bannière de soie mauve et or, représentant le premier prix. De nouveaux applaudissements, longuement répercutés, ratifient le jugement du jury.

Denise ne s'est aperçue de rien.

Un superbe bouquet de mimosas et de fleurs d'orangers, noués par un large ruban de moire, vient de tomber sur ses genoux. Elle s'est retournée. C'est lui, ce ne pouvait être que lui !

Leurs regards se sont croisés, rapides.

Robert, debout dans le tilbury en Daumont, où il se tient avec son jeune frère, adresse un respectueux salut au père et à la fille. Celle-ci répond par un sourire où elle laisse parler son âme.

Mais l'élégant attelage a suivi la file. Il est déjà loin.

M^{lle} Amart fait un effort et rentre dans le réel. Tous les membres du jury, penchés sur le rebord de la tribune, l'acclament reine de ce tournoi de fleurs. A peine a-t-elle le temps de remercier d'une inclination de tête, pendant que son père se découvre, car Léon a touché les alezans et ceux-ci reprennent le trot en se cabrant.

La joie et la gaieté sont partout, et les rires sonores des misses de New-York et de Londres, les exclamations des Parisiennes et des Russes aux impétueuses exubérances, éclatent en sonneries fraîches et tapageuses.

Les fanfares des chasseurs alpins, échelonnées sur le parcours, alternent avec la musique municipale et répondent aux entraînant-symphonies de Strauss, de Métra et de Gung'l par les originales mélodies de Waldeuffel et de Farbach. Tout chante, tout vibre, tout est heureux sur ce coin de littoral déliant et fou, doté par la nature, en un jour de bonne humeur, de toutes les douceurs câlines, de toutes les coquetteries caressantes d'un printemps perpétuel.

Cependant la bataille est engagée.

Les chars défilent, garnis de combattants des deux sexes puisant à pleines mains, pour les vider aussitôt, dans les corbeilles remplies de projectiles odorants. L'air est saturé de parfums et de griseries. Une rage de verdure et de bouquets s'éparpille et tombe en jonchée sur l'ennemi, qui riposte avec acharnement.

On s'excite, on s'entraîne. Les plus timides deviennent bientôt les plus hardis et, discrets Jupiters, versent sur les mondaines Danaës, que réveille tout à fait cette galanterie champêtre, des pluies de résédas, de jasmins, d'œillets, d'anémones, d'iris, de mimosas, attachés avec des faveurs au bout desquelles pendent de mignons bibelots d'étagère.

La pluie devient grêle, la grêle avalanche. Ce qui n'était, tout à l'heure, qu'un échange de politesses, devient une mêlée confuse où l'assaillant est, tour à tour, assailli et vaincu, où l'assailli, vengeant sa douce défaite, redevient promptement le vainqueur.

Et ce ne sont pas seulement des fleurs que l'on échange. Les regards percent les cœurs, pendant que les épines des roses percent les gants et perlent les doigts de fines gouttelettes rouges.

Mais de nouveaux bravos éclatent.

Qu'est-ce ? Que se passe-t-il ?

Tous les regards convergent vers un vaisseau de dahlias qui s'avance, voile déployée, une voile de soie à crêpines d'or, chargée de cinq mille camélias. A l'avant se tient le commandant, le duc de Ponner, guidant tout un équipage de gentilshommes et de grandes

dames, plus acharnés à la lutte que nos plus héroïques marins aux heures d'abordage.

Puis vient une cabane rustique, au toit de chaume garni de coquelicots, sous laquelle s'abritent un essaim d'exquises bergères, escortées de leurs indispensables bergers. On les dirait échappés de quelque éventail à la Watteau, s'ils n'avaient le bon goût de substituer un irrésistible diable au corps aux poses maniérées des Némorins du maître peintre.

On s'écarte, on s'arrête et on acclame. Voici venir une délicieuse enfant de l'Orient dans un palanquin de laque. Elle est nonchalamment étendue sur un lit de myosotis. Une troupe de serviteurs bengalis, vêtus de lin, l'entourent et lui servent d'escorte.

L'imagination se donne carrière, la fantaisie éclate sous les plus mirifiques, sous les plus invraisemblables atours du caprice. O fêtes de l'opulence, il vous faut ce soleil et cette mer! Sous des ciels moins cléments, la plainte des misères, les sourds grondements de la souffrance ne laisseraient point deux fois la place à vos folies de prodigalités. Il y aurait des faces pâles, des bras nerveux et décharnés pour jeter la menace à ce Carnaval étincelant. Ils feraient reculer cette cohue qui dépense si volontiers l'argent que d'autres ont tant de peine à gagner.

Mais ici, qui songe à ces rumeurs et à ces plaintes, à ces envies légitimées par le deuil? Chacun ne voit que son plaisir. Hier, demain encore, le peuple a eu, aura sa fête plus bruyante, plus grossière, la bataille des *confetti* dans la rue. Ce soir, la populace énervée, surexcitée, courra les bals masqués, les *vegliones*, au sein desquels bien des aristocratiques jouteurs d'à présent ne craindront pas de se mêler. En haut, en bas, l'ivresse du plaisir capiteux a grisé toutes les cervelles.

Seul, au travers de ce débordement d'allé-

gresse, Denise n'en prend point sa part. Abîmée dans sa méditation, elle savoure la douceur de son rêve en même temps que cette vague tristesse dont s'enveloppent les sentiments profonds.

Deux fois, au cours de cette promenade dispersée, le cabriolet de Robert de Prébanec a croisé le landau de M. Amart.

Quel lien nouveau, étrange, s'est-il donc formé entre ces deux jeunes gens qui ne se connaissaient point, qui ne s'étaient même jamais vus, il y a si peu d'heures encore!

Ils se sont rencontrés, leurs regards ont parlé et cela a suffi.

Un mystérieux échange s'est accompli entre eux.

Et Denise va, distraite, indifférente à tout ce qui n'est pas *lui*. La belle et riche héritière n'a que cette image dans le cœur et devant les yeux, l'image de ce grand jeune homme aux traits mâles, au regard fier et droit. De lui et de sa famille, elle ne sait rien que ce que le commandant Malaterra a raconté à M. Amart. Robert et Jean de Prébanec sont orphelins de père et de mère; ils ne vivent que l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Ils sont pauvres, car qui n'appellerait pauvres deux fils de famille possédant pour tout bien un vieux manoir perdu au fond de quelque quarante hectares de lande bretonne?

Denise sait cela, et cela lui suffit. Elle, destinée aux somptueuses alliances, elle, qu'attendent les prétendants porteurs des plus beaux noms et pourvus des plus resplendissantes opulences, s'est brusquement intéressée à ce jeune homme qui n'a que son épée. N'est-ce donc pas ainsi que les choses se passent dans les romans? et, depuis quatre jours, sa vie ressemble à un roman.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEIGNETS D'ABRICOTS

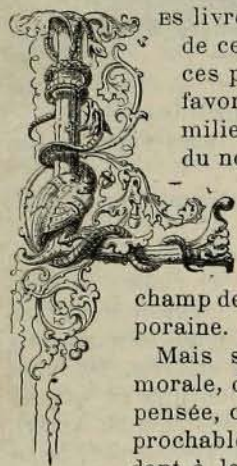
Couper en deux des abricots qui ne soient pas trop mûrs, les faire macérer pendant deux heures dans un verre de bonne eau-de-vie sucrée. Egoutter les fruits, les plonger dans la pâte et les jeter dans la friture bouillante. Une fois bien dorés, les retirer et les égoutter sur une serviette, puis saupoudrer de sucre. Certains amateurs ajoutent au cœur de l'abricot un noyau factice composé de crème sucrée, d'amandes pilées et de jaunes d'œufs.

TOMATES A LA GRIMOD DE LA REYNIÈRE

Après avoir enlevé soigneusement les pépins des tomates, on remplit ces dernières d'un hachis de viandes fines auquel on ajoute une gousse d'ail, du persil et de l'estragon hachés. Le tout recouvert de chapelure et mis dans un plat en terre, avec deux cuillerées d'huile d'olive; on le fait cuire au four ou sous un four de campagne, puis on sert après deux heures et demie de cuisson. Un jus de citron pressé dans le plat achève l'assaisonnement.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra-Comique : *Le Rêve*, drame en quatre actes et sept tableaux. — Opéra. — *Israël en Egypte*. — Concert. — Nouveautés.



Les livres de M. Zola ne sont pas de ceux dont nos jeunes lectrices puissent faire leur lecture favorite ! Mais *le Rêve* est au milieu des romans naturalistes du nouvel académicien, comme un beau lys immaculé, éclos parmi les plantes vénéneuses qui surgissent chaque jour dans le champ de notre littérature contemporaine.

Mais si au point de vue de la morale, du goût et de l'élévation de pensée, ce livre nous semble irréprochable, nous hésiterions cependant à le mettre sous les yeux de nos filles. Le spiritualisme même a ses dangers lorsqu'il enveloppe les sentiments humains dans de jeunes âmes que leur rêverie porte aux mystiques exaltations.

Le poème du *Rêve*, dans lequel M. L. Gallet a merveilleusement condensé en sept tableaux les épisodes du roman, semble, au premier abord, l'avoir un peu *humanisé*. Mais il l'a fait avec une telle délicatesse de touche, que la poésie de cet ouvrage n'en est sur aucun point altérée. Tout serait donc pour le mieux si les auteurs avaient pensé que, parmi le public de l'Opéra-Comique, il pouvait se trouver un certain nombre de familles dont les susceptibilités catholiques devaient être froissées, en voyant une fois de plus les cérémonies et les personnages de la religion représentés sur le théâtre.

Angélique, ce type qui tient de l'ange et de la femme, comme la *Séraphita* de Balzac, est une enfant trouvée et recueillie grelottante sous la neige par une brave famille de brodeurs en ornements d'église, Hubert et Hubertine, qui, sans enfants, l'adopteront plus tard. Quand le rideau se lève, la fillette est déjà devenue une belle jeune fille. Elle est assise à son métier, car elle excelle dans l'art de broder que lui ont enseigné ses parents adoptifs. Mais elle est songeuse, son aiguille reste parfois immobile dans ses petits doigts de fée. Elle a lu la *Légende Dorée*, et l'histoire des saintes martyres et des saints archanges a laissé dans son imagination un divin enthousiasme. Elle entend leurs voix, et comme dans les contes féeriques, à ce rêve sidéral, elle

mêle celui d'un idéal terrestre, qui prend un corps à l'arrivée du jeune Félicien qui l'aime. Elle l'attendait, elle l'avait dit à ses parents : « Ce sera un prince, beau, riche et noble, celui que j'épouserai, je l'ai vu dans mon rêve ». Dès la première rencontre tous deux se reconnaissent sans s'être jamais vus et se promettent de s'unir dans le mariage.

Mais le père de Félicien a d'autres vues sur son fils, dont la fortune est immense. Ayant vu expirer sa femme qu'il adorait, en lui donnant le jour, il a consacré sa vie à Dieu, et ne s'est jamais consolé. Devenu l'évêque Jean d'Hauteœur, il veut que Félicien prenne les ordres. Devant son refus, il projette de l'unir à une femme de son choix, selon sa naissance et sa fortune. Là encore, son fils résiste et lui fait l'aveu qu'il n'aime et n'épousera que l'humble petite brodeuse Angélique. Ni larmes, ni prières ne peuvent vaincre la volonté paternelle. Ce n'est qu'après une série de scènes où se déroulent les angoisses des deux jeunes amoureux, la résistance respectueuse de Félicien à son père, l'abandonnement d'Angélique qui préfère la mort qu'elle sent venir, à l'abandon de son devoir, que Mgr d'Hauteœur se laisse enfin toucher. La petite martyre, brisée par son chagrin, est mourante. L'évêque se souvenant de la devise de ses ancêtres : « Si Dieu veut, je veux », vient lui apporter les secours de la religion avant que son âme ne remonte au ciel, et il la rend à la vie en mettant sa main dans celle de Félicien.

A la répétition générale, on a supprimé un huitième tableau, dont le dénouement était conforme à celui si poétique du roman : *Le Rêve*, brisé par la mort d'Angélique dans les bras de son époux, à la sortie de l'Eglise. Mais l'émotion déjà si tendue des spectateurs a dû être ménagée, et on reste sur *le Rêve* accompli, laissant le public libre d'échafauder à sa guise le bonheur des deux enfants. Mais quel dommage pour cette œuvre d'art et son héroïne, que de leur couper ainsi les ailes au moment où elles les auraient pour reprendre le chemin des cieux.

La partition que M. Alfred Bruneau a écrite sur ce ravissant livret témoigne d'une grande science et d'une modernité parfois excessive, pour un sujet tout enveloppé d'archaïsme. Etait-ce assez ? nous n'oserions nous prononcer. Il faut convenir qu'il a eu des inspirations heureuses dans les principales scènes entre Angélique et Félicien, puis dans celles de l'Evêque avec son fils. Quant à saisir un

air, des mélodies au passage, qui vous restent dans l'oreille, il n'y faut pas songer.

L'élément symphonique absorbe tout, suivant chaque personnage, sans laisser à la mélodie le temps de s'incarner à eux. De là un manque de variété dans les rythmes et dans la forme, peut-être, qui surprend le spectateur au moment où il s'attend à retrouver quelque chose de l'école héréditaire. Il faut avoir le courage de le dire, ce qui manque à cette œuvre musicale, c'est l'intensité, la puissance de l'émotion, le charme de l'expression. Toute l'habileté du savant musicien ne saurait le déguiser. Les chœurs mystiques sont écrits et exécutés avec un art achevé, mais ce charmant ouvrage plaira plus par la poésie et la grâce de la donnée littéraire que par celles de la musique. Malgré les étrangetés du nouveau style, les artistes, guidés par leur éminent chef, M. J. Danbé, en ont donné une remarquable interprétation. La mise en scène, du meilleur goût, a la simplicité qui convient à cette pure et naïve légende.

C'est avec *Le Rêve* que l'Opéra-Comique a clôturé la saison. Pendant ses vacances on prépare *l'Enguerrande*, de M. Chapuis, qui servira de réouverture avec *Le Rêve*.

A l'Opéra, M. Lamoureux a pris possession du bâton de chef d'orchestre et on est tout à *Lohengrin*. Attendons-nous à des merveilles pour septembre; avec cela, reprises de *Robert* et de *l'Africaine* et excellents débuts du baryton Renaud.

Nous n'avons pu enregistrer, le mois dernier, le légitime succès obtenu par la *Société des grandes auditions*, dans le célèbre oratorio de Hændel : *Israël en Egypte*, encore inconnu en France.

Cet ouvrage, écrit en 1738, est divisé en deux parties. Il raconte les miracles accomplis par le Dieu d'Israël pour délivrer son peuple en servitude.

Dans la première, fugues et chœurs sont d'une magistrale puissance. Le maître ne s'est pas élevé plus haut dans le *Messie* et *Judas Machabée*.

La grandeur du style et la simplicité des moyens se retrouvent dans la *persécution*, les *plaies d'Egypte*, le terrifiant engloutissement de Pharaon et de son armée, la grêle, le feu dévastant tout, la terre enveloppée de ténèbres, si admirablement rendus par les voix et les timbres sourds de l'orchestre. Le passage de la mer Rouge est de toute beauté.

Dans la seconde partie, le peuple délivré rend grâces à Dieu, dans des airs, duos et chœurs célèbres qui, tous, sont à la hauteur de l'immense génie de ce maître. Il serait à souhaiter, dans l'intérêt de l'art et des artistes, que de pareilles auditions fussent souvent renouvelées.

Dans un cadre plus modeste et moins classique, signalons la brillante fête artistique donnée, à la villa Exelmans, par le docteur Bonnet-Delaville.

Précédé de feux d'artifice et suivi de bal avec orchestre, du concert seulement nous parlerons. A une assistance aussi nombreuse qu'élégante, on offrait un programme de choix, défrayé par des artistes de premier ordre. L'Opéra était représenté par M. Devillers, qui s'est surpassé dans un air du *Mage*. L'Opéra-Comique avait fourni un triple contingent : M^{me} Bilbaut-Vauchelet, dont le talent délicat a ravi l'auditoire dans plusieurs mélodies de Charles René et Pfeiffer. M. Gogny a fait apprécier ses bonnes qualités de style et son art des nuances dans plusieurs duos, comme dans l'air de *l'Africaine*. M. Bello s'est fait justement applaudir dans le si joli air du *Chalet*. Nombre de dames artistes ou amateurs prêtaient, à cette belle soirée, le concours le plus distingué dans l'interprétation des pages de nos meilleurs maîtres. Au premier rang de cette gracieuse pléiade, nous avons reconnu, — nous l'aurions reconnue sans la voir, — l'admirable cantatrice de Saint-Séverin, dont nous avons raconté ici, l'an dernier, les beaux élans et l'impression rare produite par cette superbe voix dans l'église de notre village. M^{me} Crabos est dans toute la puissance de son talent comme dans tout l'éclat de sa jeunesse. Sa diction est irréprochable. Si elle a été dramatique dans *Etienne Marcel*, elle a su être touchante dans la *Traviata*. Son succès a été très grand et l'auditoire l'a acclamée par des bravos sans fin. Il a reconnu là, comme nous, une véritable artiste.

Dans l'intermède, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, M. Delaunay, a dit, avec son art inimitable, *La vie aux champs*, de V. Hugo, et il a clôturé la séance par la jolie pièce que M. J. Claretie avait composée pour la fête de Trianon. On sait que, subitement indisposé, le grand comédien n'avait pu y prendre part.

Nous clôturons à notre tour par trois jolies pièces pour le piano. *La valse interrompue*, de P. Wacks, est un morceau d'une grande originalité et d'un effet charmant. Bonne moyenne force. — Moins difficile est la sérénade italienne : *Alla Picciola*, par Ed. Chavagnat; musique fine, mélodique et délicate. — Tout à fait facile, *Mascarade*, de P. Rougnon, est une inspiration extrêmement gracieuse, d'une facture alerte et très variée dans ses motifs. — Pour le chant, rien n'est piquant, ni plus favorable au succès que la composition de Joanni Perronnet, intitulée *Défi!* — Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



FAITES-VOUS là révérence, mademoiselle ?

— Non, madame.

— Vous avez tort, mademoiselle, parce que ce signe de respect s'adresse aux vieilles dames, et que les vieilles dames peuvent beaucoup pour les jeunes filles.

Vous ne me croyez qu'à moitié ? Oubliez-vous donc que les vieilles dames sont mères, grand'mères, tantes, grand'tantes, cousines germaines et issues de germaines de tous les beaux messieurs qui peuvent aspirer à l'honneur d'obtenir votre main !

Voilà qui vous fait sourire. C'est incroyable, on ne peut pas parler mariage devant une jeune fille, sans qu'elle s'épanouisse comme si on parlait du soleil à une fleur. Donc, vite une révérence, mon enfant.

— Laquelle, madame ?

— Si vous êtes très simple dans vos allures, blonde, modeste un type rêveur ou candide, faites là révérence classique, celle qui est en usage dans les parloirs de couvent, profonde et un peu raide; elle durera à peu près autant que les souhaits de bienvenue qu'on vous adressera en échange, et qui se termineront certainement par un : Oh ! la charmante petite ! — Si vous êtes plus lancée, si vous fréquentez la cavalerie française, Saumur, Evreux, et si c'est au moment des grandes manœuvres, saluez comme ces dames du 6^e dragons ou du 8^e cuirassiers : genuflexion brusque et profonde, — se relever vivement, reculer d'un pas en sautillant deux ou trois fois sur le même pied — menton en l'air et physionomie satisfaite du succès de ce petit tour d'équilibre. Je connais une jeune fille qui a travaillé six mois cet exercice chorégraphique, mais elle le possède en perfection, et pour un résultat aussi précieux il ne faut pas marchandier sa peine.

— Comment danse-t-on ? me demande une autre lectrice du journal.

Ceci est plus difficile à expliquer de loin, ma chère abonnée.

Il faut glisser beaucoup, à contre-mesure si c'est l'habitude de votre danseur qui, s'il sait bien son métier, doit sautiller dans tous les sens, vous marcher sur les pieds, vous défoncer les genoux, et vous dire d'un air vainqueur en vous reconduisant à votre place : « C'est le vrai boston américain, nous ne sommes pas cinquante qui le possédions complètement à Paris ». L'année dernière, ils n'étaient

pas plus de dix, paraît-il ; mais nous sommes dans un siècle de progrès qui ne laisse pas la lumière sous le boisseau, et l'année prochaine tout le monde piétinera le vrai boston américain, vous verrez cela.

Il y a loin de ces allures de sauterelles aux danses de nos aïeux, je veux vous en donner comme preuve cette jolie description que j'ai copiée pour vous :

« Trois cavaliers choisirent trois jeunes filles et se mirent en rang; le premier avec sa demoiselle l'amena jusqu'à l'autre bout de la salle et l'y laissa, pour retourner seul avec ses compagnons; le deuxième en fit de même, puis le troisième, si bien que les trois belles se trouvèrent isolées. Quand le troisième cavalier fut de retour, le premier, en gambadant, en faisant des mines et contenance d'amoureux, en époussetant et guindant ses chausses, et tirant sa chemisette ou aux manchettes ou au col, alla rechercher sa demoiselle, qui de la main, lui faisait des signes de refus ou qui lui tournait le dos, ce que voyant, le cavalier retourna à sa place en faisant une contenance désespérée; les deux autres qui le suivaient ne trouvèrent pas un meilleur accueil; enfin, tous les trois ensemble allèrent une dernière fois chercher les jeunes filles en mettant le genou en terre, et en demandant grâce les mains jointes; alors les demoiselles se rendant, ils dansaient la *courante* pêle-mêle.

Et savez-vous quel était le premier de ces trois cavaliers ? Henri VIII d'Angleterre, faisant vis-à-vis à Miss Anna de Boleyn... »

Mais revenons au petit questionnaire qui m'a été adressé par plusieurs d'entre vous.

Quel est l'aspect général d'une toilette ? Cela dépend; ainsi s'il s'agit des jeunes gens, je vous dirai qu'ils sont en train de mettre plus d'ampleur dans leurs pantalons que nous n'en accordons à nos jupes. Quant au corsage, il est le même pour les deux sexes « Smoking for ever »; la seule différence est que le smoking-homme est toujours porté sur un plastron raide, tandis que le smoking-femme est le plus souvent ouvert sur une chemisette bouffante. Ce petit vêtement sombre avec ses revers de soie, une jupe aussi claire qu'on voudra, des gants presque blancs et un chapeau presque petit, tel est l'uniforme pour la vie *courante*; j'ai dit courante et je maintiens cet adjectif, seul capable de désigner exactement la vie parisienne dans cette saison.

Ceux et celles que retient encore dans la grande ville l'éducation des enfants font leurs

derniers apprêts ; on va de magasin en magasin, on prend mesure, on essaie, on se fâche contre des fournisseurs inexacts, on découvre que la tunique des dimanches, sur laquelle on comptait pour les vacances de son collégien, a un trou au coude et le pantalon une pièce au genou, que le képi a bu un coup aux bains froids. Tout en bousculant ferme ce fils sans soin, on le conduit au pas de course à la Belle-Jardinière, pendant que sa sœur, encore enveloppée dans les plis disgracieux de son uniforme, montre les extrémités de ses bras de faucheur et cache dans une résille à nœud ou à gland, suivant l'ordre auquel appartient son pensionnat, une chevelure tordue, nattée, épinglée avec toute la disgrâce désirable.

Dans huit jours, tout ce petit monde peuplera les bords de la mer, ou le sommet des Alpes, ou le parc de la ville d'eau choisie. Amusez-vous bien... et faites la révérence.

Il semble chaque été que, lorsqu'on a quitté Paris, Paris n'existe plus ; et, de fait, la ville change tellement d'aspect, que c'est à croire à une substitution clandestine ; cette année, les grèves de tramways et d'omnibus d'abord, celle des boulangers ensuite, ont prolongé l'animation et excité la curiosité mourante quelques jours de plus ; le Parisien gouailleur, pendant cette période, se réveillait chaque matin en demandant si le funiculaire de Belleville marchait, et comme on lui répondait que non, il faisait un quatrain et cherchait une autre victime. Eh bien ! maintenant, les orages, l'approche des vacances, la nuée d'étrangers qui s'est abattue sur notre bonne ville ne nous laissent même plus le courage de chançonner ce qui marche de travers ou ne marche pas du tout ; pourvu que les trains nous emmènent... le reste ne compte plus.

En fait de voyage, il en est un entrepris par un prince pour oublier ! Les paris sont ouverts : il y a des âmes candides et tendres qui assurent que l'absence ne changera rien aux sentiments du royal voyageur, et qu'il reviendra mettre aux pieds de la jolie demoiselle d'honneur sa future couronne ; d'autres, et ce sont de vilaines gens sans doute, assurent que puisque le prince a consenti à s'éloigner, à se distraire pour guérir, c'est qu'il est déjà en bonne voie dans le sens de l'oubli.

Les peintresses s'agitent beaucoup depuis quelque temps ; elles veulent, elles aussi, concourir pour le prix de Rome. Et quand elles auront obtenu cette grande faveur, mettront-elles les babys en loge avec elles ? Je ne vois pas que cette ambition soit bien pratique, et je me demande si celles qui l'ont ne perdront pas plus qu'elles ne gagneront à jouer ainsi le rôle d'artiste sérieux. Enfin ça les regarde et, comme je ne peins ni ne sculpte, ce ne sont pas mes affaires.

Une chose, par exemple, qui est tout à fait de la compétence d'une maman, c'est le Jardin des Plantes, avec ses cages si amusantes ou si redoutables, ses éclats de rire et ses rugissements. On veut supprimer les lions ; ça coûte trop cher et les boucheries n'envoient pas assez de viande avariée pour leur entretien. Eh bien ! on n'a qu'à s'adresser à mon fournisseur de rosbœuf...

J'ai eu pendant quelque temps une amie derrière ces grilles, qui n'ont rien de monacal ; c'était une magnifique panthère apprivoisée que sa maîtresse avait ramenée de Massaoûah avec l'intention de la garder chez elle. Le propriétaire fit des difficultés, comme bien l'on pense, et la bête fut donnée au Museum. Quand sa maîtresse retourna en Afrique, c'est moi qui fus chargée d'aller la voir au parloir, où je lui apportais un jeune pigeon, toujours fort bien reçu. Après deux ans, les maîtres de la panthère revinrent ; ils allèrent la voir. Elle les reconnut, se dressa le long de ses barreaux et poussa un miaulement formidable. Devant cette manifestation amicale, M. R. obtint de passer dans le petit chemin de ronde qui sépare les badauds des cages. La panthère, le voyant venir, témoignait d'une joie et d'une impatience touchantes : elle se roulait en poussant de petits cris. Quand M. R. fut tout près d'elle, elle jeta ses deux bras en dehors des barreaux et, dans un embrassement de fauve, écrasa le chapeau de notre ami ; on nous déclara qu'on ne permettrait plus ces épanchements ; j'ai su depuis que la pauvre bête était morte de consommation.

C. DE LAMIRAUDIE.

LYON EN 1614

Lyon est la principale ville et le boulevard de la France, la première de toutes les Gaules au point de vue spirituel, la boutique du commerce universel, et enfin, ce qui est à sa louange, — s'il y a au monde un endroit où se trouvent rassemblés tous les vénérables débris de l'antiquité : statues de dieux et de princes, inscriptions, tombeaux, théâtres en ruines, bains, thermes, aqueducs, canaux, égouts, temples, colonnes de toutes formes, obélisques, pyramides, tableaux, vases, cornes, lampes, emblèmes, poteries, — cet endroit, c'est Lyon ! (GOLNITZ.)

A NOS LECTRICES

Je viens, mesdemoiselles, vous communiquer un projet qui renfermera pour vous, je l'espère, une surprise agréable ; vous l'accueillerez donc avec plaisir.

Sur la demande de plusieurs abonnées, nous avons décidé d'établir des CONCOURS DE DEVINETTES. Le premier vous sera proposé dans un prochain numéro, et nous décernerons prix et accessits aux plus habiles. Ces prix, ai-je besoin de le dire, récompenseront largement les efforts de nos jeunes concurrentes...

Les travaux adressés au journal seront classés et jugés par un comité aussi impartial qu'indulgent, et le résultat du concours sera publié dans un des numéros suivants.

Nous apportons ainsi à nos nombreuses amies le moyen d'atteindre ce triple but : plaisir, travail, récompense.

DEVINETTES

Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former sept mots français qui, par leur première et leur dernière lettre, donneront, dans le sens vertical, le nom d'une ville et celui d'un homme célèbre qui l'illustra :

LE
UN
AI
AL
AI
RN
MA



Dernières paroles

Quel est le souverain qui, frappé à mort, s'écria :

« Je vous prie comme amis et ordonne comme roi de reconnaître après ma mort mon frère que voilà. Pour ma satisfaction et pour votre propre devoir, je vous prie que vous lui en prêtiez le serment en ma présence ».



Vers à terminer



Il est si petit qu'il se
Quand du soir souffle la,
Par une goutte il est,
Par une goutte de

Du chasseur il brave le,
Car où l'atteindre ? il est si,
Et si léger qu'un cheveu,
Pèse plus à l'air que son

Il s'endort au milieu des
Quand il vole de tige en;
Avec son chant et ses,
Il semble une fleur qui

Il voit pâlir son
Si la main d'un enfant le;
Il est moins grand qu'un,
Un peu moins petit qu'une

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUILLET

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES :

EL DO RA DO
DO RA DE
RA DE
DO

DEVISES : Henri VIII d'Angleterre.

MOTS EN CARRÉ :

M I C A
I R A N
C A E N
A N N E

LOGOGRIPE : Etoile — Etole — Toile — Etolie.

CHARADE : Mil ton.

MOTS EN CROIX : Lafontaine — Esope.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le moment n'est pas propice aux renseignements sur les modes. Toutes les façons nouvelles ont été décrites, toutes ont eu leur moment de grande vogue, et celles qui ont été le plus en faveur voient déjà décliner leur succès. Ainsi la basque rapportée, la jaquette et le pince-taille à longue basque jouissent de leur reste, et dans quelques semaines on ne se souviendra de cette mode que pour la critiquer. Avouons qu'elle n'était pas jolie; cette basque coupant la femme en deux, rendait la tournure disgracieuse; il en était de même de la pèlerine dite Henri II; pour elle nous parlons au passé, car c'est à peine si l'on en voit une ou deux.

Nous avons cependant à vous signaler la grande vogue de la mousseline imprimée et du fin jaconas fleuri. Le mois d'août avec ses plaisirs champêtres, ses fêtes de casino et les réceptions des châtelaines, met en verve d'imagination nos couturières qui font les plus nuageux et travissants costumes.

La jeune fille est charmante habillée de mousseline blanche fleurie de petits bouquets roses, bleus ou multicolores. Que ces façons de corsage, drapées ou froncées, sont bien en harmonie avec la jeunesse! Croyez-nous, portez ces tissus légers de préférence aux soieries et cette mousseline de laine si légère et si souple; le succès qu'ils ont eu cet été vous y invite encore plus que nos conseils.

Voici pour une jeune fille de dix-huit ans un très charmant costume de mousseline de laine blanche pour les petites réunions. La façon en est très simple, comme il convient à cet âge. La jupe, ourlée d'une dentelle un peu grosse, au-dessus de laquelle courent trois rangs de point anglais en gros cordonnet de soie blanc, est froncée à une étroite ceinture. Le corsage froncé au dos, à un devant croisé en draperie sur une guimpe froncée; le tout monté à la ceinture de la jupe qui se trouve cachée par un ruban de faille crème noué derrière de coques à longs pans. La manche courte en façon de bouillon, surmontée d'un nœud-aigrette, fait de coques et de cornes en ruban. La sous-jupe, après laquelle est légèrement bagnée la jupe de mousseline-laine, est en taffetas blanc.

Le taffetas destiné à la sous-jupe est si bon marché, que nous le conseillons de préférence à l'alpaca, parce qu'il a plus de soutien et qu'il froufroute gentiment.

Il faut généralement de quatre à cinq mètres de taffetas pour la jupe simple, et l'on en trouve de suffisamment bon de deux à trois francs le mètre. Le costume très coquet dont nous parlons a été fait en mousseline de laine bléutée par M^{re} Gradoz, et aussi en mousseline blanche imprimée de pastilles roses.

On blaise toujours les lés de derrière qui s'inclinent

légèrement; ils forment une petite queue au costume habillé.

La jupe fourreau est de dernière mode, taillée complètement de biais aux lés de côté et de derrière; elle se fronce derrière et s'échancre devant, pour qu'elle pose à plat sans soupçon de plis.

On met aussi l'étoffe en biais pour tailler une jupe, et selon les dessins, carreaux ou raies, l'on obtient des effets originaux, souvent heureux, mais il faut que le raccord soit bien fait.

Il y a à cette époque dans les magasins de nouveauté, des occasions qui permettent aux jeunes filles des petites coquetteries charmantes en lingerie. Ainsi, le jupon de dessous en zéphir rose et bleu garni de dentelle, si vous trouvez un coupon de quatre mètres, vous reviendra très bon marché; du zéphir à 75 cent. le mètre n'est pas ruineux. Un haut ourlet, au bord une dentelle de quinze centimètres de hauteur et une autre au-dessus qui retombe sur la première. Si l'on préfère, les volants seront de zéphir rehaussés d'une dentelle; des deux façons le jupon sera charmant.

Il se fait en batiste: bleue, rose, mais, lilas très pâle, de mignons mouchoirs de poche, encadrés d'une dentelle ou festonnés de coton de couleur plus foncée. Ce sont petites fantaisies d'été très goûtées qu'il est permis de porter aussi bien à la campagne qu'à la mer.

La mode de l'encolure dégagée s'est affirmée, et l'on ne voit guère le col droit qu'aux costumes genre tailleur et à quelques autres costumes de cérémonie. Aussi commence-t-on à voir des colliers-chaines d'un genre artistique très sobre, entourant le cou. Ces colliers ne sont pas très apparents, voilés qu'ils sont par la dentelle ou la collarlette rabattue un peu ouverte devant. Cette mode, il la faut discrète pour qu'elle soit comme il faut.

Pour une jeune femme élégante, voici un très charmant costume en crépon glycine et velours pensée. Les lilas dans tous les tons clairs sont comme d'uniforme.

La jupe fourreau; au bas du tablier est appliquée une belle broderie sur tulle à réseaux carrés, broderie qui se retrouve sur l'empiecement de velours auquel se fronce le corsage agrafé derrière; la pointe du corsage, très accusée, est suivie par un ruban de velours noué en nœud papillon avec pans sur la pointe du dos, lequel est froncé. La manche un peu épaulée est en tulle brodé, avec le poignet en velours; la sous-jupe en taffetas et le jupon de dessous en taffetas glacé lilas à reflets foncés, orné de trois volants déchiquetés étagés sur un volant de dentelle.

Quand je vous aurai dit que le soulier en peau jaune

est de coquetterie rurale, que celui en fin chevreau glacé ou mordoré est de matinée ou de réunion privée; que le chapeau canotier est le préféré; que les ombrelles de teintes pâles ont le succès, je vous aurai mises, mesdemoiselles, au courant de ce qui se porte en fait de nouveautés.

Nous avons à donner quelques renseignements sur les modes enfantines.

La façon Greenaway ou 1830 se propage, et nous voyons les petites filles gentiment habillées; comme bien des modes à leur début, celle-ci avait été exagérée. Maintenant, dégagée de ce qu'elle avait de grotesque, et quoique encore passible de la critique, nous devons reconnaître que cette jupe longue, ce corsage décolleté, cette manche bouillon et la ceinture à pans les habillent gentiment. La percale, la petite satinette sont très employées et se garnissent de falbalas. La jupe, rehaussée de deux petits falbalas, est montée par des fronces ainsi que le corsage, dont le décolleté reçoit en berthe un petit volant retombant que l'on retrouve au bas de la manche courte. Un

ruban noué derrière en ceinture. Une grande capeline, dite calèche, est faite de batiste ou de zéphir rose ou bleu. Le fond très haut, est crevé tout le long par un pli; un bavolet-volant, un autre volant au bord de la passe qui est toute coulissée et profonde; des brides en ruban appliquent la passe sur les joues. Chaussettes et souliers à patte boutonnée. Draperies et jupe relevée sont absolument abandonnées.

Voici un costume pour petit garçon de quatre à cinq ans et plus, qui sera bien commode pour les vacances. Il se fait en jersey bleu marine ou loutre. La culotte s'arrête au-dessous du genou sans le serrer. La blouse un peu longue, assez collante, se ferme devant par une sous-patte boutonnée; la manche est ronde. Tous les contours sont ourlés de plusieurs rangs de piqure. Le chapeau canotier un peu large de bord. Dans ce petit complet, qui prend très bien le corps, l'enfant est tout gentil. Ajoutons qu'il y est à l'aise pour jouer et courir, et ce n'est pas le moins apprécié de ses avantages.

CORALIE L.

Le 7^e Album de travaux du 18 juillet (Edition hebdomadaire) contient :

Panier à ouvrage tendu de peluche, avec poche drapée extérieurement pour dé, ciseaux, aiguilles. — Corbeille à pain, avec intérieur en toile granitée, brodée d'épis aux points de tige et point lancé, coton rouge et fil blanc plat et brillant. — Dessus d'assiette à pied pour fruits et gâteaux secs, en damassé frangé, brodé en coton rouge au point de croix, de cerises, de pommes, de poires. — Capeline Greenaway au crochet. — Fauteuil et chaise pour serre, jardin, terrasse. — Jupon d'enfant au crochet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Charmants et pratiques les costumes de voyage que fait M^{me} Thirion. C'est toujours la façon tailleur qui prévaut pour ce genre; elle s'adapte d'ailleurs on ne peut mieux avec le fourreau et la jupe biaisée. La jaquette, avec la blouse-chemisette en fin lainage croisé à fines rayures, est non seulement commode, mais très coquette avec ses bords roulés dégageant la chemisette. Elle se fait encore à col rabattu, fermée à l'encolure par une seule agrafe, et fuyante. M^{me} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, varie cette façon de veste ou de jaquette en y ajoutant un col à revers carré, ou des poches qui toutes ont leur utilité. Elle est plus ou moins ajustée, plus ou moins ouverte mais toujours réussie; et il faut une main habile pour cette façon qui semble cependant facile à faire.

Citons aussi les toilettes de casino, qui sont d'un goût charmant et garnies avec originalité de dentelle, de falbalas et de ruban. Les corsages, d'une excellente coupe, dessinent gracieusement la taille et offrent une grande variété de garnitures.

Grand succès pour les pare-pluie et pare-poussière de la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Façon

pratique, confortable, élégante, étoffe souple, solide, imperméable et n'ayant pas l'inconvénient du caoutchouc. Aucune odeur désagréable. Ce vêtement toujours fort apprécié l'est surtout à cette époque d'excursions. Facile et léger à porter, il fait partie du *bagage* de toute élégante voyageuse, et quels services il rend! La maison d'Anthoine envoie à nos abonnées, sur leur demande, le catalogue illustré et les échantillons avec les prix. Sur les mesures envoyées, elle exécute les commandes et les expédie très rapidement.

Nous avons à parler d'un fort beau meuble de petit salon préparé et échantillonné par la maison Lefèvre-Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

Ce meuble se compose d'une marquise, de chaises et d'un canapé de style Louis XVI. Rien de plus artistique, de plus joli que ces enroulements de fleurs et de ruban disposés en nœud, ces attributs et ces personnages si bien groupés. Le fond en soie, d'un rose de Chine éteint, fait ressortir admirablement les médaillons fleuris. Nous avons trouvé le prix vraiment modique, vu l'ensemble de l'ouvrage.

Voici encore, tout préparé, un paravent à trois feuilles étroites, mais très hautes. Des élancements de feuillage, des fleurs se détachent sur un ciel bleu pâle et partent d'un fouillis de plantes aquatiques sur lesquelles des oiseaux voltigent et d'autres se posent. Regardons aussi ces ornements d'église, les uns fort riches de dessin, les

autres plus simples, avec de jolis rinceaux et des rosaces faciles à faire; il y a aussi des étoiles, pour chaque nature de fête, des nappes d'autel qui seront très appréciées par les desservants des modestes églises de nos petits villages; la maison Lefèvre-Cabin fait des prix exceptionnels pour ces ouvrages.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4844.

Modèles de M^{re} Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

Costume d'enfant de M^{re} Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE FIGURE. — Toilette en batiste-linon pompador. La jupe est relevée dans le bas, tout autour, par un drapé Trianon; les devants du corsage, drapés à l'épaule et à la taille, se relèvent sur les hanches en petits paniers et se perdent dans la jupe, dont ils viennent faire partie; le dos, coulé, est légèrement décolleté en pointe; nœud à la taille; gilet et hauts poignets en tulle broché, rapportés à la manche demi-longue sur transparent bleu pâle. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de paille blanche avec entre-deux lamé d'or; plissé de gaze crème tombant de la calotte et grande branche de jacinthes roses traversant le chapeau en longueur pour se fixer derrière le haut retroussis.

DEUXIÈME FIGURE. — Costume en vigogne brochée. Jupe plate et longue basquine à pans découpés devant (1), tombant sur une patte flottante qui simule une poche; revers et col tenant ensemble; gilet en crêpe de Chine, coulé au milieu et dont le bord ourlé reste libre sur le côté gauche.

COSTUME D'ENFANT. — Blouse russe (2) en tissu *lawntennis* crème à rayures rouges; collerette en surah crème brodé de rouge, un peu ouverte devant, se continuant en coquillé plissé jusqu'à la taille; manche jardinière froncée dans un poignet de velours brun, comme la bande du bas de la jupe.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte, recevront ce patron le 16 août.

MODÈLE REPOUSSÉ

De M^{re} Leeker, 3, rue de Rohan.

ANGLE, TULLE BRODÉ, pour rideau ou store; ce dessin sur tulle fin pourra servir pour voile de baby.

MUSIQUE

SUR UN ALBUM, musique de Georges O'Kelly, paroles de Alp. Lamartine.

HUITIÈME ALBUM

Corbeille à laines, moquette mosaïque. — G M F enlacés. — Entre-deux. — Dessus de table, fleurs en relief. — Amazone. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Costume de fillette. — Petite garniture, guipure Richelieu. — Branchette. — Costume en mousseline de laine. — Guirlande de houx, tapisserie. — Dessus de berceau, filet, lacets et crochet. — Porte-montre. — Bouchon de lampe. — Marthe. — Dentelle, filet guipure. — Dessus de clavier. — L C enlacés, point à la croix. — Vide-poche chancelière. — Petit sac au crochet pour pelote de fil. — Manteau de chambre (petit moine) pour baby. — Motif, point à la croix.

FEUILLE VIII

1^{er} côté

CORSAGE, première toilette (gravure n° 4844).

2^e côté

JAQUETTE TAILLEUR, amazone, page 2.

MANTEAU DE CHAMBRE (PETIT MOINE), Album d'août.
pour baby, page 8.

COUVERTURE ÉLECTRIQUE POUR RÉUNIR LES NUMÉROS Du JOURNAL DES DEMOISELLES

Au moment de faire relier leur année, beaucoup d'abonnées ont égaré une partie des numéros. Nous avons pensé qu'il était facile et surtout peu coûteux de parer à cet inconvénient et nous avons fait établir des couvertures à ressort portant en lettres d'or le titre du journal et destinées pour relier instantanément, au fur et à mesure de leur réception, les exemplaires du *Journal des Demoiselles*.

Ces couvertures solides et élégantes, en toile chagrin, maintiennent les journaux, gravures et encartages que l'on désire conserver.

De cette façon, ils resteront intacts, et l'on s'évitera l'ennui de les réunir chaque fois qu'on en a besoin; placés dans l'ordre des mois, ils pourront être feuilletés aussi facilement qu'un livre, et seront pour nos abonnées un véritable album.

Comme nous n'avons eu en vue que l'intérêt de nos lectrices, nous leur offrons ces jolies couvertures à 2 fr. chaque, c'est-à-dire absolument à notre prix de revient.

Pour recevoir les couvertures franco, joindre 0 fr. 85 par exemplaire.

Adresser les demandes, avec un mandat de poste, à M. FERNAND THIÉRY, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

MÊME ADMINISTRATION QUE LE « JOURNAL DES DEMOISELLES »

PARIS 7 FR. — SEINE 8 FR.

LA POUPÉE MODÈLE

DÉPTS 9 FR. — ÉTRANGER 11 FR.

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne (angle du boul. Montmartre)

Les abonnements partent du 15 décembre de chaque année

La *Poupée Modèle*, dirigée avec la moralité dont nous avons fait preuve dans le *Journal des Demoiselles*, est entrée dans sa vingti-huitième année.

L'éducation de la petite fille par la poupée, telle est la pensée de cette publication, vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseigne-

ments utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, devinettes, énigmes, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Chaque livraison renferme en outre : Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

LANGAGE DES FLEURS — MOTIFS D'AQUARELLE

Renfermés dans un très élégant cartonnage

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

Cet **HERBIER**, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la **BOTANIQUE**, tout en leur procurant d'intéressants **MODÈLES D'AQUARELLE** par un choix de dessins faciles à colorier.

Chaque Album renferme, dans un TRÈS ÉLÉGANT CARTONNAGE :

1°. — **25 MODÈLES DE PLANTES** d'été ou Fleurs des moissons, dessinées sur bristol, prêtes à être coloriées. Une place blanche est réservée sur chaque feuille pour y fixer la plante semblable récoltée et séchée.

2°. — Des **MODÈLES DE COLORIS** de chaque plante afin d'en faciliter l'enluminure aux personnes qui préféreraient ne pas les reproduire d'après nature.

3°. — Une Notice renfermant :

1° Les principes nécessaires pour herboriser ;

2° Des renseignements pour l'**ENLUMINURE DE L'HERBIER**.

Pour recevoir franco, adresser un mandat de poste à l'adresse de **M. FERNAND THIÉRY**,
Directeur du **JOURNAL DES DEMOISELLES**



Acût 1891.

Imp. Falgaux Paris

4844

Journal des Demoiselles

Codes De Paris

Rue Vivienne 48.

Coiffures de M^{me} PELLETIER-VIDAL, 19, rue de la Paix. Costume d'enfant de M^{me} TASKIN, 2, rue de la Michodière.
Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 18, rue de la Paix. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 3, place du Théâtre Français.
Chaussures de la M^{me} KAHN, 55, rue Montorgueil.

Ayuntamiento de Madrid

